



# ANNALES ISLAMOLOGIQUES

en ligne en ligne en ligne en ligne en ligne en ligne en ligne en ligne en ligne en ligne en ligne

AnIsl 37 (2003), p. 157-190

Mathieu Guidère

Le livre des poètes féconds ou la fécondité des poètes d'al-Siğistānī.

#### Conditions d'utilisation

L'utilisation du contenu de ce site est limitée à un usage personnel et non commercial. Toute autre utilisation du site et de son contenu est soumise à une autorisation préalable de l'éditeur (contact AT ifao.egnet.net). Le copyright est conservé par l'éditeur (Ifao).

#### Conditions of Use

You may use content in this website only for your personal, noncommercial use. Any further use of this website and its content is forbidden, unless you have obtained prior permission from the publisher (contact AT ifao.egnet.net). The copyright is retained by the publisher (Ifao).

#### Dernières publications

9782724711288	<i>Karnak-Nord XI</i>	Colin Hope
9782724711622	<i>BIFAO 126</i>	
9782724711059	<i>Les Inscriptions de visiteurs dans les Tombes thébaines</i>	Chloé Ragazzoli
9782724711455	<i>Les émotions dans l'Égypte Ancienne</i>	Rania Y. Merzeban (éd.), Marie-Lys Arnette (éd.), Dimitri Laboury, Cédric Larcher
9782724711639	<i>AnIsl 60</i>	
9782724711448	<i>Athribis XI</i>	Marcus Müller (éd.)
9782724711615	<i>Le temple de Dendara X. Les chapelles osiriennes</i>	Sylvie Cauville, Oussama Bassiouni, Matjaž Kačičnik, Bernard Lenthéric
9782724711707	????? ?????????? ?????????? ???? ?? ????????	Omar Jamal Mohamed Ali, Ali al-Sayyid Abdelatif
?? ???? ?? ??????? ??????? ?? ????????? ?????????? ??????????????		

## Le livre des poètes féconds ou la fécondité des poètes d'al-Siğistānī

**V**OICI un texte bien particulier, dont le contenu truffé de noms propres et de références poétiques est encore à interroger dans le détail : pourquoi ce titre (*Fuḥūlat al-šu'arā'*) et de quand date le traité ? Qui sont ces poètes et pourquoi sont-ils ainsi distingués ? Selon quels critères et dans quel but sont-ils ici rassemblés ? Voilà des questions qui n'intéressent pas seulement les poéticiens.

À partir des recherches menées sur divers recueils biographiques, sur tel ou tel personnage, tel ou tel poète, émergent quelques données sûres. C'est avant tout l'un des premiers – sinon le premier – traité de poétique arabe<sup>1</sup>. Il nous vient du milieu des transmetteurs de poésie, plus précisément des milieux baṣriens, dans la seconde moitié du deuxième siècle de l'hégire (vers 170/785).

Composé d'une suite d'avis critiques sans lien apparent, ce traité fut à l'origine de multiples controverses : qui est le meilleur poète ? Quel est le meilleur vers de poésie ? Qui a plagié qui ? Quelle est la meilleure tribu arabe ? etc. Des controverses auxquelles, on s'en doute, n'était pas étrangère l'autorité même de l'auteur, al-Siğistānī<sup>2</sup>, ni celle de l'instigateur de l'œuvre, son maître al-Aṣma'ī<sup>3</sup>.

Dans ce traité, Abū Ḥātim al-Siğistānī transmet fidèlement les propos du maître. La problématique centrale de l'ouvrage porte sur la « fécondité » (*al-fuḥūla*). Les deux hommes passent ainsi en revue pas moins de cent poètes, la question posée étant toujours la même :

<sup>1</sup> Voir à ce sujet la préface et la postface de l'édition arabe de ce texte par Muḥammad 'Abd al-Mun'im Ḥafāgī et Ṭaha Muḥammad al-Zīnī, *al-Maṭba'ā al-muniriyya*, Le Caire, 1953.

<sup>2</sup> Abū Ḥātim Sahl b. Muḥammad b. 'Uṭmān al-Siğzī est connu sous le nom d'al-Siğistānī. Il est né vers 165/781 et mort en 255/869. C'est un philologue arabe de Bassora, qui fut disciple d'al-Aṣma'ī et le transmetteur de son enseignement. Il est célèbre pour sa connaissance approfondie des œuvres des anciens poètes, de leur vocabulaire et de leur prosodie. On lui attribue de nombreux traités de *luḡa* dont : *Kitāb al-aḍḍād*

et *Kitāb al-naḥl*. Voir à ce sujet l'introduction de l'édition de Muḥammad 'Abd al-Qādir Aḥmad, *Fuḥūlat al-šu'arā'*, Le Caire, 1991.

<sup>3</sup> C'est Abū Sa'īd 'Abd al-Malik b. Qurayb b. 'Abd al-Malik b. Aṣma' b. Muṣahhar b. Riyāḥ b. 'Amr b. Mu'add b. 'Adnān, connu sous le nom d'al-Aṣma'ī al-Bāhili (123/740-213/828). Voir Ibn Ḥallikān, *Wafāyāt al-a'yān*, t. 1, p. 516-520. Voir aussi la biographie d'al-Aṣma'ī dans al-Suyūṭī, *Buḡyat al-wu'āt*, p. 213. Voir enfin *l'Encyclopédie de l'islam*, nouvelle édition, t. 1, p. 739-741.

être ou ne pas être *fahl*. Ce sont là les deux facettes d'une problématique dont nous aimerions exposer ici les principaux traits, afin de préciser le sens et la portée de la *fuhūla* dans la poésie arabe ancienne.

L'examen des réponses faites par Aṣma'ī aux questions posées, par Siġistānī permet de donner une première définition de la *fuhūla*. Celle-ci est d'abord liée à une thématique qui lui est spécifique. Aṣma'ī expose les sujets qu'il convient d'aborder dans sa poésie si l'on veut accéder à la *fuhūla*: «La meilleure voie poétique est celle des poètes *fuhūl*-s tels que Imru'l-Qays, Zuhayr et al-Nābiġa; elle comporte la description des demeures et du voyage, la satire, le panégyrique, l'évocation des femmes et du vin, des chevaux et des batailles, enfin l'éloge de soi et des siens<sup>4</sup>.» La voie des *fuhūl*-s est ainsi celle de «la poésie du chameau et du désert». Suivre ce chemin, c'est marcher sur les traces des *fuhūl*-s pour être un *fahl*. Cette recommandation sera sans cesse reprise par les critiques ultérieurs pour culminer en dogme chez Ibn Qutayba<sup>5</sup>.

Mais d'autres critères jouent un rôle sélectif et définitoire du poète *fahl*. Au premier rang de ces critères se trouve la quantité, trait caractéristique de la *fuhūla*. Par quantité, il faut entendre à la fois le nombre de poèmes par poète et le nombre de vers par *qaṣīda*. Pour le critique, la fécondité du poète est proportionnelle à sa production: «S'il [Ibn Ġandal] avait ajouté quelques poèmes, il aurait été *fahl*<sup>6</sup>.» Il existe même un seuil d'accès à la *fuhūla* du point de vue quantitatif: «S'il [al-Bāriqī] avait produit cinq ou six *qaṣīda*-s de plus, il aurait été un *fahl*<sup>7</sup>.» Si l'on en croit Aṣma'ī, ce seuil doit être fixé à vingt poèmes au minimum: «S'il [al-Huġaymī] avait produit vingt *qaṣīda*-s, il aurait rejoint les *fuhūl*-s<sup>8</sup>.»

Le critère de la quantité est néanmoins inséparable de celui de la qualité. Car il ne suffit pas de produire un nombre déterminé de poèmes d'une certaine longueur; encore faut-il qu'ils soient d'excellente facture. Le critique n'a de cesse d'insister sur cette corrélation pour lui fondamentale: «S'il [al-Ḥuwaydira] avait dit cinq autres *qaṣīda*-s de la même qualité que celle-ci, il aurait été un *fahl*<sup>9</sup>.» La citation systématique d'une référence poétique précise, c'est-à-dire d'une pièce révélatrice de *fuhūla* selon le critique, illustre bien le lien intime instauré entre le critère quantitatif et le critère qualitatif.

Tels qu'ils sont présentés par les critiques arabes, les deux traits (quantité et qualité) sont, en tout état de cause, caractéristiques des seules productions poétiques *antéislamiques*; autrement dit, ils sont spécifiques aux poètes *anciens*. Et de fait, le critère de l'ancienneté

<sup>4</sup> Cité par Marzubānī, *al-Muwaṣṣaḥ*, Le Caire, 1924, p. 62.

<sup>5</sup> Ibn Qutayba, *Kitāb al-šīr wa l-šū'arā'*, éd. De Goeje, Leyde, 1900 (ou éd. du Caire, 1950), p. 22: «Les nouveaux poètes ne doivent pas quitter la voie des Anciens. Ils ne doivent pas s'arrêter sur des édifices encore debout, car leurs prédécesseurs se sont arrêtés seulement sur les vestiges effacés. Ils ne doivent pas entamer leur voyage à dos d'âne ou de mulet, car leurs prédécesseurs l'ont fait à dos de chameau et de chamelle. Ils ne doivent pas enfin boire aux sources douces, car les Anciens ont puisé dans les puits profonds...».

<sup>6</sup> Aṣma'ī, *Fuḥūlat al-šū'arā'*, al-Maṭba'a al-muniriyya, Le Caire, 1953, p. 121 (éd. Muḥammad 'Abd al-Qādir Aḥmad). De ce point de vue, le poète *muqill* est le contraire du *fahl*.

<sup>7</sup> *Ibid.*, p. 119.

<sup>8</sup> *Ibid.*, p. 121.

<sup>9</sup> Aṣma'ī, *Fuḥūlat*, p. 114. Il dit exactement la même chose du poète al-Māzinī; cf. p. 115.

est ici déterminant: le poète *fahl* est avant tout un poète de l'Antéislam (*al-Ġāhiliyya*), et les critiques sont réticents à considérer comme *fuḥūl* des poètes postérieurs:

«Je lui demandai: et Ġarīr, al-Farazdaq et al-Aḥṭal, sont-ils des *fuḥūl*? Il me répondit: – Ceux-là, s'ils étaient antéislamiques, ils auraient eu une grande renommée. Mais je n'en dis rien, car ce sont des poètes de l'ère islamique<sup>10</sup>.»

Dans le cadre de cette poétique, le *qidam* se réfère non seulement à l'ancienneté temporelle, mais aussi à la primauté poétique: «La poésie d'al-Rā'ī ressemble davantage à celle des Anciens et des Premiers [poètes]<sup>11</sup>.» Dans cette perspective, Imru'-l-Qays est le plus *fahl* de tous: d'une part, parce qu'il est le plus ancien poète arabe; d'autre part, parce qu'il est le premier à avoir évoqué dans sa poésie certains thèmes et employé certaines images.

Plusieurs critères entrent en jeu, par conséquent, pour définir la poésie du *fahl*, et partant le *fahl* lui-même. Mais il existe une hiérarchie implicite de ces différents critères de jugement. Le système critique mis en place procède par élimination: en cas d'hésitation ou de litige, la quantité (*al-kamm*) prime sur l'ancienneté (*al-qidam*), laquelle l'emporte sur la qualité (*al-kayf*). Ainsi, al-A'šā, poète de l'ère islamique, est classé parmi les *fuḥūl* parce qu'il a une production poétique abondante<sup>12</sup>, alors qu'al-Ḥuwaydira, poète antéislamique, est déclassé en raison du nombre restreint de ses poèmes<sup>13</sup>. Évidemment, le *fahl* est celui qui réunit les trois traits de poéticité dans leur ordre d'importance, tels Imru'-l-Qays et al-Nābiġa<sup>14</sup>.

En somme, dans cette poétique, être *fahl* implique une identité et une appartenance. L'identité est celle du verbe, de l'excellence et de la fécondité; elle englobe l'homme et l'œuvre, c'est-à-dire le poète et sa poésie. L'appartenance est celle de la continuité et de la similitude; elle renvoie à un temps et à un espace bien précis: le désert de l'Antéislam. Le poète *fahl* est ainsi le prototype de l'Arabe ancien dont la définition même réside dans une parole poétique sans cesse en quête de perfection. De ce point de vue, la *fuḥūla* peut être appréhendée comme le stade ultime de l'exigence poétique, c'est-à-dire comme le summum de la poéticité.

Il est intéressant de constater que ce qui est affirmé à travers les jugements critiques d'al-Ašma'ī, ce sont les vieilles valeurs et croyances de l'Arabie antéislamique, notamment concernant le pouvoir des poètes<sup>15</sup>. Révélateur de cette attitude: le refus, maintes fois exprimé, d'al-Ašma'ī d'apporter sa caution de savant philologue aux querelles théologiques qui secouaient son époque: «Ašma'ī était très réservé dès qu'il s'agissait de commenter le Coran ou la sunna. Lorsqu'on l'interrogeait là-dessus, il répondait: «Les Arabes utilisent ce mot en ce sens, mais je n'en connais pas la signification dans le Coran et les

<sup>10</sup> *Ibid.*, p. 116.

<sup>11</sup> *Ibid.*, p. 115.

<sup>12</sup> Voir Ašma'ī, *Fuḥūlat*, p. 119 (Muḥammad 'Abd al-Qādir Aḥmad).

<sup>13</sup> *Ibid.*, p. 114.

<sup>14</sup> *Ibid.*, p. 106.

<sup>15</sup> Voir à ce sujet I. Goldziher, *Abhandlungen zur arabischen Philologie*, t. 1, p. 1-105: *Ueber die Vorgeschichte der Hīġā'-Poesie*, Leyde, 1896, et B. Farès, *L'honneur chez les Arabes avant l'islam*, Paris, 1932, p. 214-218.

Traditions...<sup>16</sup>.» Attitude assez audacieuse pour susciter l'inimitié des acteurs de l'exégèse naissante, attachée, elle, à une union sacrée de la langue arabe et du texte coranique.

Si les motifs religieux sont si absents de ce traité – il n'existe pas de formules apologétiques – c'est que le contexte d'élaboration de cette poétique est radicalement différent de celui qui façonnera ultérieurement les esprits et les études critiques. Sans doute la religion musulmane était-elle présente à l'esprit du poéticien, mais ses jugements montrent clairement une nette séparation de l'éthique et du poétique. Ils accordent la première place à la langue arabe dont Aşma'î et Siğistānî seront, leur vie durant, parmi ses meilleurs connaisseurs et ses plus ardents défenseurs. Au demeurant, Aşma'î entend bien ne pas rompre avec l'héritage arabe, cherchant patiemment à affirmer l'importance et l'autonomie du poétique parmi les composantes de la culture nouvelle. Les grands noms de la *Ġāhiliyya* honnie, y compris ceux qui luttèrent contre l'islam, sont ainsi cités en exemples et érigés en modèles (ex. Durayd b. al-Şimma). Les jugements assénés, un à un par Aşma'î, sont doublement significatifs : ils disent l'autorité incontestable dont jouit le poéticien, mais ils rappellent aussi l'ancienne Arabie, celle de la parole impérieuse et du culte poétique.

On conçoit mal la force et le caractère ambigu des propos tenus par Aşma'î. En effet, il ne s'agissait pas simplement d'un débat de spécialistes en poésie, ni même d'un conflit d'écoles philologiques (Kūfa vs Başra). Ce qui était en jeu, au delà des jugements sommaires, c'étaient deux façons de se représenter la poésie et la langue arabes. Pour Aşma'î, celles-ci possèdent une valeur propre, qui leur est intrinsèquement attachée et qui est conférée par l'histoire et par la tradition. Elles ne doivent pas être subordonnées à un quelconque dessein idéologique, fut-il d'essence religieuse.

De ce point de vue, Aşma'î apparaît comme un poéticien et un transmetteur isolé dans son milieu. Tous ses confrères ont mis leurs compétences au service du politique, à des degrés divers. C'est par philologue interposé que les factions se livraient un combat acharné concernant le problème global de la référence culturelle et, partant, du contenu et de la signification de la langue coranique. La poésie était censée expliciter le sens du message révélé et, par ricochet, celui-ci devait conforter telle ou telle valeur particulière. La désignation, par le spécialiste, de tel poète comme « *fahl* », l'affirmation de l'excellence de telle poésie, de la médiocrité de telle autre, est ainsi un enjeu capital. Il s'agit bien de la désignation – implicite ou explicite – des corpus (profanes) de référence de la nouvelle culture. D'ailleurs, une fois désignés comme tels, ceux-ci ne varieront guère par la suite que dans des proportions minimales.

Doit-on en conclure que *Le livre des poètes féconds* est unique en son genre ? La réponse est à chercher avant tout dans l'histoire de la critique ancienne. Celle-ci nous dit clairement que ce traité contient en germe la plupart des problématiques qui seront ultérieurement développées, qu'il est l'une des pièces essentielles de la poétique médiévale, en somme un

<sup>16</sup> Ibn Ḥallikān, *Waḡāyāt al-a'yān*, éd. du Caire, 1948 (ou éd. Beyrouth, 1969), t. 1, p. 518.

livre clef des origines. Mais cette place n'a été acquise qu'au prix d'une distorsion considérable. Les intentions primitives de l'ouvrage et l'arrière-plan culturel ont été oubliés, parfois délibérément escamotés, dans le cadre d'une entreprise d'intégration culturelle procédant par simplification. Ni la forme ni le contenu n'ont été réellement préservés ni continués.

La forme, c'est le questionnement et le dialogue, car la vérité est à chercher, d'abord, dans l'échange verbal, dans la structure dialogique de ce traité. C'est un phénomène central, nous semble-t-il, qui permet, entre autres avantages, d'occulter les intentions du locuteur au profit d'une lecture en clair, accessible à tous. Car, ne nous y trompons pas, il s'agit bien pour Aşma'ī – et Siğistānī – de défendre la prééminence et la supériorité de la langue et de la poésie du *Nağd*. Contre celles du Sud (*al-Yaman*) et contre celles des non-Arabes (*al-ʿAğam*).

Le traité, dans cette perspective, doit être perçu comme le lieu où le pouvoir linguistique et culturel s'exprime au travers des distinctions éclatantes (les *fuḥūl*-s) et des exclusions humiliantes (les *ḥiqāq*-s), tant au plan des individus que des tribus. Mais ce contenu latent ne diminue en rien l'intérêt du discours explicite, c'est-à-dire des avis critiques tels qu'ils sont énoncés. Traité de poétique sous forme de questions-réponses, parfois à choix multiples, ces avis se présentent comme autant de jugements immédiatement perçus comme ceux de l'expert et du savant érudit.

Le texte présenté ici est celui de l'édition la plus récente du texte arabe, établie par Muḥammad ʿAbd al-Qādir Aḥmad et parue au Caire en 1991. Elle reprend et complète les éditions antérieures du traité faites par Charles C. Torrey en 1911 et par Muḥammad ʿAbd al-Munʿim Ḥafāgī et Ṭaha Muḥammad al-Zīnī en 1953. Le présent travail ne vise pas la performance traductionnelle ni l'érudition philologique. Nous nous sommes tenus au texte traditionnel du traité et nous n'avons point cherché à établir une édition critique. Les annotations visent simplement à éclairer le lecteur sur les lieux, les vers de poésie et les personnages cités.

Nous nous sommes proposé de serrer le texte au plus près qui, il faut l'avouer, s'y prêtait bien par son laconisme et sa pauvreté métaphorique. Si le texte peut parfois paraître trop sec à l'arrivée, c'est que justement, au départ, il n'était nullement enjoué. De plus, la transcription originale de l'oralité ne pouvait se traduire ici que par des ruptures constantes de la ligne du sens. Par ailleurs, nous avons choisi de traduire systématiquement *fahl* par « fécond » et *fuḥūla* par « fécondité », et nous avons veillé à transposer fidèlement le questionnement initial, car il nous semble significatif de l'entreprise critique en œuvre. Ainsi traduit, le traité s'apparente à des « causeries à bâtons rompus », mais il possède une logique et une cohérence indéniables.

## Le livre des poètes féconds <sup>17</sup>

### d'Abū Ḥātim al-Siğistānī

Abū Bakr Muḥammad b. al-Ḥasan b. Durayd al-Azdi <sup>18</sup> rapporta les propos suivants d'Abū Ḥātim Sahl b. Muḥammad b. 'Uṭmān al-Siğzī. Celui-ci dit :

– Plus d'une fois, j'entendis al-Aṣma'ī 'Abd al-Malik b. Qarīb préférer al-Nābiġa al-Ḍubyānī <sup>19</sup> à tous les poètes antéislamiques. L'une des dernières questions que je lui posai, peu de temps avant sa mort, fut :

– Qui est le premier des poètes féconds ?

– Al-Nābiġa al-Ḍubyānī, me répondit-il.

Mais il ajouta peu après :

– Je ne vois point de vers comparable à celui d'Imru'-l-Qays <sup>20</sup> :

*Par leurs frères, leur aïeul assura leur protection*

*Aucun des deux camps ne subit le châtement <sup>21</sup>.*

<sup>17</sup> Le titre original est : *Fuḥūlat al-ṣu'arā'*. Nous l'avons rendu par les termes « féconds / fécondité », mais nous sommes conscient de l'approximation de cette équivalence. Voir notre étude de la notion dans « Les critères de poéticité exemplaire chez les critiques arabes anciens », *BEO*, lfead/Cnrs, n° 49, 1997, p. 177-233.

<sup>18</sup> Philologue et lexicographe arabe né à Bassora en 223/837 et mort en 321/933. Il fut l'élève du philologue Abū 'Uṭmān al-Ušnāndānī (m. 288/901) dont il a transmis le *Kitāb ma'ānī al-ṣi'r*, qui lui est parfois attribué. Il fut également le disciple d'Abū Ḥātim al-Siğistānī (m. 255/869), ce qui explique le fait qu'il soit ici cité comme le rapporteur des propos de ce dernier. De fait, nous devons la consignation par écrit de ce traité à Ibn Durayd. Auteur d'un dictionnaire monumental de la langue arabe, *al-Ġamhara*, et de nombreux traités de *luġa* (*Kitāb al-ištiqāq*, *Kitāb al-malāḥin*, etc.). Parmi ses élèves, l'on compte : al-Sirāfī, al-Marzubānī, al-Iṣfahānī, al-Baġdādī ou encore al-Qālī.

<sup>19</sup> Un des poètes les plus fameux de la *Ġāhiliyya*. Ziyād b. Mu'āwiya b. Ḍabba, connu aussi sous le nom d'al-Nābiġa al-Ḍubyānī, est un poète antéislamique dont on ne connaît que la tranche de sa vie allant de 570 à environ 600. Les traditions le décrivent comme un habitué à la fois de la cour gassānide et de la cour laḥmide. Sa poésie a connu un grand succès : pas moins de douze *riwāya*-s et commentaires. Dans la recension d'al-Aṣma'ī, le *diwān* d'al-Nābiġa ne comprend que 22 pièces et fragments réunis selon les habitudes de l'École de Baṣra. La critique ancienne est unanime quant à son excellence poétique : « Al-Nābiġa est le meilleur des poètes

quand il est pris de panique » (*Aġānī*, t. VIII, p. 77 et *Ḥizānat al-adab*, t. I, p. 175). Mais Aṣma'ī semble l'apprécier surtout pour la qualité de son improvisation (*irtigāl*), garante selon lui d'authenticité, par opposition à la *ṣan'a* des poètes Zuhayr et al-Ḥuṭay'a. Voir à ce sujet, Iṣfahānī, *Aġānī*, t. II, p. 25.

<sup>20</sup> Poète préislamique à la biographie incertaine, qui serait mort vers 560 apr. J.-C. Il aurait eu comme surnoms *Ḍū-l-Qurūḥ* (l'homme couvert d'ulcères) et *al-Malik al-ḍillil* (le Roi errant). Les détails de sa vie diffèrent d'une biographie à l'autre, mais toutes sont fortement romancées. Les données concernant les poètes mis par les informateurs en rapport direct avec lui sont aussi imprécises qu'incertaines. Aṣma'ī effectua une recension des poèmes d'Imru'-l-Qays à partir d'une transmission de Ḥammād al-Rāwiya, pourtant considéré par les Baṣriens comme un faussaire ! Cela expliquerait la prudence d'Ibn Sallām al-Ġumaḥī quand il cite Imru'-l-Qays dans sa première classe des « *fuḥūl al-Ġāhiliyya* ». La critique ancienne est loin d'être unanime au sujet de sa supériorité poétique. La majorité des savants de Kūfa lui préfère le poète al-A'ṣā ; ceux du Ḥiġāz, le poète Zuhayr ; et al-Aṣma'ī lui-même, on le voit, hésite entre lui et al-Nābiġa. La recension des poèmes d'Imru'-l-Qays faite par Aṣma'ī comprend 28 pièces (éd. Slane, Paris, 1837). L'édition de référence est celle de Muḥammad Abū-l-Faḍl Ibrāhīm, Le Caire, 1958 (2<sup>e</sup> éd. en 1964).

<sup>21</sup> Vers d'Imru'-l-Qays ; voir le *Diwān*, p. 138. L'appréciation de ce poème vient du fait que le poète recourt aux expressions proverbiales et intègre dans sa poésie les sentences mémorables des Arabes.

Abū Ḥātim poursuit ainsi :

– Quand il me vit noter ses paroles, il réfléchit un instant puis dit : « Non, le premier de tous en excellence est Imru'-'l-Qays. Il les a devancés et surpassés. Tous se sont inspirés de ses vers et tous ont suivi ses traces. »

On aurait dit qu'il comptait al-Nābiġa al-Dūbyānī parmi les poètes féconds.

Abū Ḥātim dit lui avoir posé la question suivante :

– Qu'est-ce qu'un poète fécond ?

Al-Aṣma'ī répondit :

– On entend par là qu'il se distingue des autres poètes, de la même manière que l'étalon se distingue des femelles <sup>22</sup>.

Et il ajouta :

– Le vers suivant de Ġarīr <sup>23</sup> le confirme :

*Le chamelon sevré, une fois bien attaché,  
Ne peut rivaliser avec la force du chameau entier* <sup>24</sup>.

Abū Ḥātim rapporte qu'un homme demanda à al-Aṣma'ī :

– Qui est le plus poète de tous ?

– Al-Nābiġa, répondit-il.

– Y a-t-il un poète que tu estimes supérieur ?

– Non ! Et je n'ai point connu de docte en poésie lui préférer un autre <sup>25</sup>.

Je lui demandai (à al-Aṣma'ī) <sup>26</sup> :

– Que penses-tu de Zuhayr b. Abī Sulmā <sup>27</sup> ?

Il me répondit :

– Les savants hésitent entre lui et ses émules <sup>28</sup>.

<sup>22</sup> Le mot utilisé par Aṣma'ī est *ḥiqqa* qui signifie à la fois « la chamelle qui a perdu ses dents » et le « jeune mâle de trois ans », voir Ibn Manẓūr, *Lisān*, entrée « *ḥiqqa* ».

<sup>23</sup> Ġarīr b. 'Atīyya b. al-Ḥaṭfā' b. Badr est l'un des trois plus importants poètes de satire (*ḥiġā'*) de la période umayyade ; les deux autres étant ses rivaux al-Aḥṭal et al-Farazdaq (voir *infra*). Ġarīr appartient au clan des Banū Kulayb b. Yarbū', branche des Tamīm. Né au milieu du I<sup>er</sup>/VII<sup>e</sup> siècle et mort en 110/728 à plus de quatre-vingts ans. En 64/683, il entame sa célèbre dispute qui devait durer quarante ans avec al-Farazdaq. Il est connu surtout pour ses satires. Le fait qu'al-Aṣma'ī le cite ici pour conforter son propos n'est pas anodin. Ġarīr est considéré comme une *ḥuġġa* en langue, essentiellement parce qu'il appartenait au clan des Banū Kulayb b. Yarbū', branche de la tribu muḍarite des Tamīm, qui étaient répandus dans la partie orientale de l'Arabie centrale et septentrionale (le *Naġd*).

<sup>24</sup> Voir ce vers dans Ibn Manẓūr, *Lisān al-'Arab*, Dār Ṣādir,

Beyrouth, 1955, 14 vol., t. VII, p. 272 (« lazaza ») et t. VIII, p. 68 (« qan'asa »). Le vers vient confirmer la définition de la *fuḥūla* donnée par Aṣma'ī sur un point précis : le *fahl* se distingue avant tout par sa vigueur et sa force indomptable.

<sup>25</sup> On retrouve un avis analogue dans Quraṣī, *Ġamhara* : « Il (al-Nābiġa) est le plus clair quant au sens, le plus profond et le plus instructif. » (Voir éd. Dār Ṣādir, Beyrouth, 1963, p. 59).

<sup>26</sup> C'est Abū Ḥātim qui parle.

<sup>27</sup> Zuhayr est considéré comme l'un des trois plus grands poètes de l'Antéislam, avec al-Nābiġa et Imru'-'l-Qays. Il ne se convertit pas à l'islam bien qu'il fût encore en vie à l'époque de la prédication. La qualité de sa poésie lui assura l'admiration du calife 'Umar, qui le mettait au premier rang, alors que le Prophète réprouvait en lui son *ġinn* (Iṣfahānī, *Aġānī*, t. IX, p. 48 et t. X, p. 290). Cela explique peut-être le désaccord des savants évoqué par Aṣma'ī.

<sup>28</sup> C'est-à-dire al-Nābiġa et Imru'-'l-Qays.

Puis il ajouta :

– Non, il n'est pas fécond.

Abū 'Amr<sup>29</sup> dit avoir entendu un homme lui demander ceci :

– Qui est le plus poète des deux, al-Nābiġa ou Zuhayr ?

Et al-Aṣma'ī de répondre :

– Zuhayr ne mérite même pas d'être le serviteur d'al-Nābiġa.

Puis il ajouta :

– Aws b. Ḥaġar<sup>30</sup> est meilleur poète que Zuhayr, mais al-Nābiġa leur est supérieur. Aws dit un jour l'hémistiche suivant : « Avec une armée qui cache l'horizon<sup>31</sup> » ; al-Nābiġa reprit la même idée dans un autre hémistiche et l'enrichit en disant :

*Une armée qui, toujours, cache l'horizon  
Laisant les dunes de sable semblables aux plaines<sup>32</sup>.*

Abū Ḥātim dit qu'al-Aṣma'ī rapporta d'après un vieillard de Naġd<sup>33</sup> le fait suivant : « Avant l'islam, Ṭufayl al-Ġanawī<sup>34</sup> était appelé « l'embellisseur » pour la beauté de sa poésie. »

Al-Aṣma'ī dit :

– Pour moi, Ṭufayl est, dans certaines de ses pièces, meilleur poète qu'Imru'-l-Qays.

Puis il ajouta :

– Ṭufayl s'est certes inspiré d'Imru'-l-Qays, mais on dit qu'une bonne partie de la poésie d'Imru'-l-Qays est l'œuvre des brigands qui l'accompagnaient. 'Amr b. Qamī'a<sup>35</sup> l'accompagna même à Byzance pour voir l'empereur.

<sup>29</sup> Il ne s'agit pas ici d'Abū 'Amr b. al-'Alā', célèbre critique et transmetteur de poésie, mort en 154/770, c'est-à-dire bien avant al-Aṣma'ī, mais probablement du grammairien Ṣāliḥ b. Ishāq al-Ġurmi, disciple de ce dernier et mort en 225/839.

<sup>30</sup> Aws est le champion de la tribu de Tamīm (mort en 620 apr. J.-C.). Beau-père de Zuhayr b. Abī Sulmā. Célèbre pour ses descriptions de l'âne sauvage, de l'arc, et des « nobles vertus ». Il semble avoir été plus ancien qu'al-Nābiġa. La hiérarchie établie par Aṣma'ī est la suivante : al-Nābiġa > Aws > Zuhayr. Cela s'expliquerait par le fait que la tradition rapporte que Zuhayr était le transmetteur (*rāwī*) du poète Aws. Signalons, par ailleurs, que Farazdaq se vante d'avoir « hérité de la famille d'Aws une langue empoisonnée », ce qui nous renseigne sur les filiations poétiques attestées et sur celles qui sont revendiquées.

<sup>31</sup> C'est le second hémistiche d'un vers d'Aws extrait de sa célèbre *qaṣīda* rimant en *lām* :

*Ṣaḥā qalbuḥu 'an sakratin wa ta'ammalā  
Wa-kāna bi-ḍikrā Ummi 'Amrin muwakkalā.*

<sup>32</sup> Voir le *Diwān*, p. 99 (transmission d'Ibn al-Sikkīt). La *qaṣīda* commence ainsi :

*Ṭāla al-ṭiwā'u 'alā rusūmi dīyārīn  
qufrīn usā'iluhā wa mā istihbārī.*

<sup>33</sup> L'invocation d'un « vieillard du Naġd » sert surtout à légitimer

une authenticité et une pureté linguistiques censées caractériser cet espace. Nous retrouvons, à plusieurs reprises, cette préoccupation concernant la référence – et l'ancrage – géographiques des compositions poétiques. Plusieurs poètes seront disqualifiés justement en raison de leur langue non « naġdéenne ». Rappelons que le Naġd est la région de la péninsule Arabique qui s'étend des frontières de la Yamāma jusqu'à Médine, essentiellement steppe et désert.

<sup>34</sup> Abū Qīrān, Ṭufayl b. 'Awf b. Ḍabīs est l'un des plus anciens poètes des Qays. Il est contemporain d'al-Nābiġa mais plus âgé que lui. Il est considéré par les critiques anciens comme l'un des meilleurs descripteurs de chevaux aux côtés d'al-Nābiġa al-Ġa'dī et Abū Dāwūd al-Iyādī. Al-Iṣfahānī le compte parmi les plus grands *fuḥūl*-s de la *Ġāhiliyya*. Voir *Agānī*, t. XIV, p. 88-91.

<sup>35</sup> 'Amr b. Qamī'a est un poète arabe antéislamique de la tribu bakrite des Qays b. Ṭa'labā. Les seuls détails de sa biographie qui nous soient parvenus concernent ses démêlés avec son oncle Marṭad b. Sa'd, ainsi que son voyage à Byzance avec Imru'-l-Qays. Mort entre 530 et 540 apr. J.-C. Surnommé 'Amr al-Ḍā'i' pour avoir décédé en territoire byzantin. Il est souvent cité par les philologues pour l'authenticité de sa poésie et pour la simplicité de son vocabulaire. Voir plus loin, le jugement d'al-Aṣma'ī (note 54).

Mu'āwiya b. Abī Sufyān<sup>36</sup> disait : « Laissez-moi Ṭufayl, car sa poésie est plus proche de celle des Premiers que celle de Zuhayr. »

Al-Aşma'ī dit :

– C'est un poète fécond.

Puis il ajouta :

– Il est étrange qu'al-Nābiġa al-Ḍubyānī n'ait jamais décrit un cheval, excepté dans cet hémistiche : « Ses naseaux sont jaunes de jus d'olives très mûres<sup>37</sup>. » D'ailleurs, al-Nābiġa, Aws et Zuhayr ne savaient pas bien décrire les chevaux, mais Ṭufayl y excellait. C'est un poète fécond.

Al-Aşma'ī déclama ensuite le vers suivant de Ṭufayl :

*Le fer du mors est essayé  
On aurait dit un tronc taillé<sup>38</sup>.*

– Par le premier hémistiche, il veut dire qu'il a tenté de mettre le mors. Par le second, il décrit le cou de son cheval. Ṭufayl excelle admirablement dans la description des chevaux. »

Al-Aşma'ī dit :

– Al-Nābiġa al-Ġa'dī<sup>39</sup> est un poète fécond.

Puis il cita de lui le vers suivant : « Attaché à un palmier, il se met à hennir<sup>40</sup>. »

Il ajouta :

– Il a excellé dans son poème où il dit :

*Ce sont là les vraies vertus. Non pas les coupes de lait  
Frelaté d'eau et voué à être uriné<sup>41</sup>.*

Je lui demandai<sup>42</sup> :

– En quoi est-ce de lui ? Car ce vers est cité dans la poésie d'un autre<sup>43</sup>.

<sup>36</sup> Fondateur de la dynastie umayyade. Né avant l'islam vers 610 et mort en 60/680. Bien que son accession au pouvoir marque la fin des « califes bien guidés », le personnage semble avoir joui d'une grande estime à la fois pour son œuvre politique et pour ses qualités humaines (cf. Pellat, « Le culte de Mu'āwiya », *StuḍIsl (P)* VI, 1956). Sa préférence pour Ṭufayl al-Ġanawī s'explique ici par le fait que ce dernier appartenait à la confédération de Quḍā'a, principal soutien du pouvoir umayyade.

<sup>37</sup> C'est le second hémistiche d'un vers d'al-Nābiġa qui commence ainsi : « *Yataḥallabu liya'ḡida min afwāhihā*. Voir le *Diwān*, transmission d'Ibn al-Sikkīt, p. 101.

<sup>38</sup> Voir le *Diwān*, de Ṭufayl, éd. établie par Muḥammad 'Abd al-Qādir Aḥmad, p. 28.

<sup>39</sup> Qays b. 'Abd Allāh des Banū Ġa'da ('Āmir b. Ṣa'sa'a). Poète *muḥaḍram* et compagnon du Prophète, célèbre pour sa longévité

(m. 79/698). Ibn Sallām le place dans la troisième classe des *fuḥūl*-s à côté de Labīd, d'al-Şammāḥ b. Ḍirār et d'Abū Ḍu'ayb al-Huḍalī (*Ṭabaqāt*, Le Caire, 1974, p. 123). Il eut de nombreuses joutes satiriques qui l'opposèrent, tour à tour, à Aws b. Maġrā', au poète al-Aḥṭal, puis à Laylā al-Aḥyaliyya (Aşma'ī évoque plus loin cet épisode). Mais il s'avéra médiocre dans le genre *hiġā'* (il était toujours *muġallab*, dominé) et ne s'illustra que dans la poésie de sagesse, dite des *mu'ammārūn* (les poètes centenaires).

<sup>40</sup> Voir le *Diwān* d'al-Ġa'dī, p. 47 et p. 65. Dans les deux cas, cette citation forme le deuxième hémistiche du vers.

<sup>41</sup> Voir le *Diwān* d'al-Ġa'dī, p. 211.

<sup>42</sup> C'est Abū Ḥātim qui parle.

<sup>43</sup> Cet autre est le poète Abū l-Şalt. Voir à ce sujet Ibn Qutayba, *al-Şī'r wa l-Şu'arā'*, p. 178 et la note 165, *infra*.

Al-Aṣmaʿī répondit :

– Lorsque Sawwār b. al-Ḥayā al-Quṣayrī<sup>44</sup> dit : « Parmi nous, un quidam déclame des vers improvisés ; un autre a fait Ḥāḡib prisonnier ; un autre encore a donné à boire du lait », al-Nābiḡa (al-Ġaʿdī) rétorqua aussitôt : « Ce sont là les vraies vertus. Non pas les coupes de lait<sup>45</sup>... »

Al-Aṣmaʿī ajouta :

– Si ce poème avait été dit par al-Nābiḡa al-Akbar<sup>46</sup>, il aurait atteint une excellence inégalable.

Je lui demandai (à al-Aṣmaʿī) :

– Al-Aʿšā, celui de Qays b. Ṭaʿlaba<sup>47</sup>, est-il un poète fécond ?

– Non, ce n'est pas un fécond.

– Et ʿAlqama b. ʿAbda<sup>48</sup> ?

– Il est fécond.

– Et ʿAmr b. Kulṭūm ?

– Il n'est pas fécond.

– Et al-Musayyab b. ʿAlas ?

– Il est fécond.

– Et ʿAdī b. Zayd<sup>49</sup>, est-il fécond ?

– Il n'est pas fécond ; ce n'est même pas une femelle !

<sup>44</sup> Poète islamique de la tribu de Quṣayr, qui faisait partie du grand groupe des Banū ʿĀmir b. Ṣaʿsaʿa. On sait peu de chose de la vie de ce poète sinon qu'il a épousé la poétesse Laylā al-Aḫyaliyya (voir *infra*, la note 142) et mena à ses côtés plusieurs joutes satiriques (*ahāḡī*) contre le poète al-Nābiḡa al-Ġaʿdī. On trouve l'écho de ces joutes communes plus loin dans le texte au sujet des poètes dominés (*muḡallabūn*).

<sup>45</sup> Il s'agit ici d'une *mufāḡara* (joute poétique de jactance) entre Sawwār b. al-Ḥayā al-Quṣayrī et al-Nābiḡa al-Ġaʿdī. Le premier rappelle les hauts faits de sa tribu, en l'occurrence d'avoir capturé Ḥāḡib b. Zurāra lors de la bataille de Šīʿb Ġabala et d'avoir sauvé un voyageur de la tribu de Ġaʿda en lui donnant à boire du lait (voir Iṣfahānī, *Aḡānī*, t. V, p. 15). Ce à quoi al-Nābiḡa al-Ġaʿdī répond en dénigrant ces actions et en les présentant comme des faits minimes, voire ridicules (ex., le lait frelaté). Voir le *Diwān* d'al-Ġaʿdī, p. 211.

<sup>46</sup> Voir *supra*, la note 19. Le parallèle établi ici par Aṣmaʿī entre les deux Nābiḡa met en évidence l'importance, dans la définition de l'excellence poétique, de deux phénomènes : l'improvisation (*al-irtīḡāl*) et l'ancienneté (*al-qidam*). Voir à ce sujet, Guidère (M.), « Les critères de poéticité exemplaire chez les critiques arabes anciens », *BEO*, n° 49, 1997, p. 196-203.

<sup>47</sup> « Al-Aʿšā » (l'héméralope), de son vrai nom Abū Baṣīr Maymūn b. Qays, éminent poète arabe de la tribu de Qays b. Ṭaʿlaba. Né avant 570 et mort vers 629. Comme en témoigne son nom, il souffrait d'une maladie des yeux qui le contraignit à vivre

de sa poésie après avoir été marchand. Il est connu comme panegyriste auprès des princes de l'Arabie antéislamique. Aṣmaʿī le critique pour son style affecté et pour ses mots étrangers (de sonorité persane). Le jugement de non-*fuḡūla* énoncé ici est motivé par plusieurs traits incompatibles, aux yeux d'Aṣmaʿī, avec cette qualité. D'abord, le fait qu'il ait beaucoup voyagé, notamment en Perse, ce qui n'a pas manqué d'altérer sa langue (par des mots étrangers) ; ensuite, le fait que sa poésie soit son gagne-pain (*takassub*) ; enfin, le fait que son style soit affecté, parfois artificiel (*ṣanʿa*).

<sup>48</sup> ʿAlqama b. ʿAbda al-Tamīmī, surnommé *al-Faḡl*, est un poète antéislamique de la première moitié du VI<sup>e</sup> siècle. Sa poésie relate les combats entre Laḡmides et Ġassanides. C'est le seul poète qui a fini par être confondu avec la qualité suprême recherchée par tous (*al-fuḡūla*). Il l'a conquise de haute lutte avec le plus grand des poètes, Imruʿ-ī-Qays. Le récit de cette joute poétique est relaté par les sources anciennes en termes élogieux. Voir Iṣfahānī, *Aḡānī*, t. VII, p. 127 et t. XXI, p. 171-175.

<sup>49</sup> ʿAdī est un poète chrétien d'al-Ḥīra de la seconde moitié du sixième siècle. Sa vie se déroula entre la cour sassanide de Ctésiphon (*al-Madāʿin*) et la cour laḡmide d'al-Ḥīra. Mis à mort par al-Nuʿmān III vers 600 apr. J.-C. La tradition historico-poétique arabe lui reproche sa langue peu « naḡdénne » et ses mots à sonorité étrangère (persane).

Abū Ḥātim précise :

– Je l’interrogeai au sujet de ‘Adī parce que j’entendis Ibn Munādir<sup>50</sup> le mettre au-dessus de tous les poètes.

Je poursuivis<sup>51</sup> :

– Et Ḥassān b. Tābit<sup>52</sup>, est-il fécond ?

– Fécond.

– Et Qays b. al-Ḥaṭīm<sup>53</sup> ?

– Il est fécond.

– Et les deux Muraqqiṣ<sup>54</sup> ?

– Ils sont tous deux féconds.

– Et Ibn Qamī’a<sup>55</sup> ?

– Il est fécond. C’est Qamī’a b. Sa’d b. Mālik, connu sous le nom d’Abū Yazīd.

– Et Abū Zubayd<sup>56</sup> ?

– Il n’est pas fécond.

– Et al-Šammāḥ<sup>57</sup> ?

<sup>50</sup> Muḥammad b. Munādir est un poète satirique originaire de ‘Adan qui s’établit à Baṣra. Client (*mawlā*) des Tamīm. Accusé d’hérésie (*zandaqa*). Exilé à La Mecque où il mourut dans la pauvreté vers 198/813. Imitateur de ‘Adī b. Zayd, d’où le fait qu’il mette ce dernier « au-dessus de tous les poètes ». En réglant le sort poétique de ‘Adī, Aṣma’ī règle par là même celui d’Ibn Munādir, son continuateur.

<sup>51</sup> C’est Abū Ḥātim qui parle.

<sup>52</sup> Panégyriste du Prophète et le plus éminent des poètes défenseurs de l’islam. Mort vers 40/660. L’authenticité de sa poésie a été discutée par les critiques anciens. Ibn Sallām, qui le place dans la classe antéislamique des «*Šu’arā’ al-qurā al-‘arabiyya*», écrit dans ses *Ṭabaqāt* (p. 179) : « On lui attribue bien plus [de poésie] qu’à tout autre. Lorsque les Qurayṣ se disputèrent et se calomnièrent, ils mirent à son compte beaucoup de vers qu’il est impossible de filtrer. » Dans cette optique, le jugement de *fuḥūla* d’al-Aṣma’ī réfère davantage à la production antéislamique du poète qu’à sa carrière islamique, jugée « faible » (cf. Marzubānī, *Muwaṣṣaḥ*, p. 85).

<sup>53</sup> Qays b. al-Ḥaṭīm b. ‘Adī est, avec Ḥassān b. Tābit, le poète le plus important de Yaṭrib. Les circonstances de sa vie sont peu connues. On sait seulement qu’il est célèbre pour avoir vengé le meurtre de son père et qu’il est mort assassiné quelques années avant l’hégire. Il figure au nombre des poètes des *muḍahhabāt* d’al-Quraṣī (voir la quatrième classe d’al-Ġamhara).

<sup>54</sup> Il s’agit de deux poètes arabes antéislamiques, al-Muraqqiṣ al-Akbar et al-Muraqqiṣ al-Aṣḡar, tous deux célèbres pour leur *gāzal*. L’Aīn (al-Akbar) était un guerrier brave qui a participé à la fameuse guerre d’al-Basūs, mais il est surtout célèbre pour son histoire d’amour avec Asmā’ (*min ‘uṣṣāq al-‘Arab*). La pureté de sa langue est devenue proverbiale et Ibn Abī Iṣḥāq le considère comme le meilleur poète de la *Ġāhiliyya* (Ibn Sallām,

*Ṭabaqāt*, p. 44), ce que conteste Ibn Raṣīq (*‘Umda*, t. I, p. 80). Le Jeune (al-Aṣḡar) est le neveu du précédent et l’oncle de Ṭarafa b. al-‘Abd. Comme son oncle, c’était un guerrier bédouin et il est compté parmi les amants célèbres (pour son amour pour Fāṭima bint al-Munḍir b. al-Nu’mān), mais peu de ses poèmes nous sont parvenus. Il serait mort vers 570 apr. J.-C.

<sup>55</sup> Il s’agit de ‘Amr b. Qamī’a, compagnon d’Imru’l-Qays. Voir *supra*, la note qui lui est consacrée.

<sup>56</sup> Ḥarmala b. al-Munḍir b. Ḥarmala de la tribu de Ṭay’, connu sous le nom d’Abū Zubayd. Poète chrétien de la *Ġāhiliyya* ayant vécu sous l’Islam, mais ne s’est pas converti (voir Ibn Qutayba, *al-Ši’r wa l-Šu’arā’*, t. I, p. 219). Il est compté parmi les *mu’ammarūn*, puisqu’il aurait vécu jusqu’à la fin du califat de ‘Alī. Aussi est-il cité par Ibn Sallām dans la cinquième classe des poètes islamiques (voir *Ṭabaqāt*, p. 593). Le jugement d’infécondité énoncé par Aṣma’ī trouve probablement sa justification dans le fait qu’Abū Zubayd était un habitué des rois de Perse avant l’Islam, de sorte que sa langue en fut altérée. On lui reproche également une « mauvaise » description du lion qui fit croire à la couardise des membres de sa tribu (voir Iṣfahānī, *Aḡānī*, t. XI, p. 24-29).

<sup>57</sup> Al-Šammāḥ b. Ḍirār des Ṭa’alaba b. Sa’d des Banū Dubyān (Ġaṭafān) est un poète *muḥaḍram* qui se convertit à l’Islam en 9/630. Les détails de sa vie sont souvent mélangés avec ceux relatifs à son frère aîné al-Muzarrid b. Ḍirār. Al-Šammāḥ doit son surnom (l’Altier) à l’excellente qualité de ses poèmes. Ġumaḥī le place dans la troisième classe des *fuḥūl*-s, aux côtés d’al-Nābiḡa al-Ġa’dī et d’Abū Du’ayb (voir *Ṭabaqāt*, p. 123). Il insiste également sur la solidité de sa poésie (*šadīd mutūn al-šī’r*), trait constitutif de la *fuḥūla*. La référence d’Aṣma’ī à l’Arménie est largement justifiée, puisqu’on sait qu’al-Šammāḥ a participé à la conquête de cette région et qu’il y a trouvé la mort à Mūqān vers 30/650 (voir Ṭabarī, *Tārīḥ*, t. I, p. 2667).

- Il est fécond. Quelqu'un m'informa avoir vu sa tombe en Petite Arménie<sup>58</sup>.
- Que dis-tu de son frère Muzarrid<sup>59</sup> ?
- Il n'est pas inférieur à al-Šammāḥ, mais sa poésie est corrompue par la satire.

Abū Ḥātim dit :

- Al-Aṣma'ī me rapporta auparavant que les habitants de Kūfa ne mettaient aucun poète au-dessus d'al-A'šā<sup>60</sup>, et que Ḥalaf<sup>61</sup> en faisait de même.

Abū Ḥātim ajouta :

- Cela est dû au fait qu'il (al-A'šā) a employé dans sa poésie tous les mètres et expérimenté toutes les rimes<sup>62</sup>.

Je lui demandai<sup>63</sup> :

- Que penses-tu de 'Urwat b. al-Ward<sup>64</sup> ?
- C'est un poète généreux, mais il n'est pas fécond.
- Et al-Ḥuwaydira<sup>65</sup> ?
- S'il avait dit cinq poèmes comparables à celui qu'il avait composé<sup>66</sup>, il aurait été fécond.
- Et al-Muhalhil<sup>67</sup> ?

<sup>58</sup> Région d'Asie occidentale qui s'étend entre l'Anatolie et le plateau iranien. Conquise par les Arabes à partir de 15/636.

<sup>59</sup> Frère aîné du précédent et Compagnon du Prophète dont il fit l'éloge dans sa poésie, mais il s'adonna également à la satire, ce que semble lui reprocher al-Aṣma'ī. Son *Diwān* nous est parvenu dans une recension d'Ibn al-Sikkīt (éd. de Bagdad, 1962). Il eut deux fils, Ḥasan et Kuṭayyir qui furent tous deux poètes.

<sup>60</sup> Voir *supra*, la note correspondante.

<sup>61</sup> Il s'agit de Ḥalaf b. Ḥayyān al-Aḥmar (m. 180/796), célèbre transmetteur de poésie (*rāwīyya*) de Baṣra. Il aurait été l'élève de 'Isā b. 'Umar et d'Abū 'Amr b. al-'Alā'. Mais il transmet également le corpus poétique recueilli par Ḥammād al-Rāwīya, pourtant mal vu dans le milieu baṣrien. Al-Aṣma'ī et Abū Zayd al-Anṣārī figurent parmi ses disciples, qui le considéraient comme une autorité incontestable en poésie. Ḥalaf est néanmoins suspecté, par ses contemporains, d'avoir attribué frauduleusement un certain nombre de poèmes à des poètes anciens et surtout, d'avoir composé la *Lāmiyyat al-'Arab* dont al-Šanfarā n'aurait jamais été l'auteur. La référence à Ḥalaf, éminent représentant de l'École de Baṣra, vise ici à valoriser le poète al-A'šā, connu pour être le poète préféré des seuls kūfiens.

<sup>62</sup> Voir un avis analogue dans Quraṣī, *Ġamhara*, p. 67 : « Al-A'šā est supérieur aux autres poètes parce qu'il possède les meilleurs panégyriques des rois, les meilleures descriptions du vin, la poésie la plus abondante et la mieux composée. Quiconque prétend qu'un autre poète est meilleur qu'al-A'šā ne connaît rien en poésie, disait 'Abd al-Malik b. Marwān ».

<sup>63</sup> C'est Abū Ḥātim qui parle.

<sup>64</sup> 'Urwat b. al-Ward b. Ḥābis, de la tribu de 'Abs, est un poète arabe ancien ayant vécu dans la *Ġāhiliyya*. Connu sous le nom de *'Urwat al-ṣā'ālik* pour ses brigandages et sa protection des faibles (voir Iṣfahānī, *Agānī*, t. II, p. 190-192). Sur la distinction que fait ici Aṣma'ī entre « générosité » et « fécondité », voir notre étude sur les critères de poéticité.

<sup>65</sup> Al-Ḥuwaydira (ou al-Ḥādīra) est le sobriquet du poète arabe Quṭba b. Aws des Banū Ta'laba. On ne sait pas grand-chose de sa vie, sinon qu'il a vécu dans la *Ġāhiliyya* et célébré la victoire de sa tribu à la bataille d'al-Kufāfa. Une *qaṣīda* grandement admirée par les critiques anciens figure dans les *Mufaḍḍaliyyāt* d'al-Mufaḍḍal al-Ḍabbī (pièce n° 8 dans l'édition Lyall). Ibn Sallām le met dans la neuvième classe des poètes antéislamiques.

<sup>66</sup> Le poème en question est une *qaṣīda* rimant en 'ayn qui débute ainsi :

*Bakarat Sumayyatu bukratan fa-tamatta'i  
Wa-ḡadat ḡuduwwa mufāriqin lā yarba'i.*

Voir aussi Marzubānī, *Muwaṣṣaḥ*, p. 80.

<sup>67</sup> C'est 'Adī b. Rabī'a, oncle maternel d'Imru'-l-Qays. Poète antéislamique connu pour ses threnes et son amour du vin et des femmes (surnommé *al-Zīr*). Mort vers 531 apr. J.-C. Il est au centre d'une polémique qui fait de lui tantôt le créateur du cadre classique de la *qaṣīda* bien avant Imru'-l-Qays, tantôt un poète mineur exclusivement tourné vers les plaisirs. Aṣma'ī, on le voit, le considère comme un poète non-fécond (*ḡayr faḥl*) et en donne pour raison la rareté des poèmes de *ḥamāsa* dans sa production, bien qu'il soit conscient de l'incomplétude de l'œuvre.

– Il n'est pas fécond. Mais s'il avait dit un poème comparable à « Ô nuit, éclaire-toi à Dū Ğušm<sup>68</sup> ! », il aurait été le plus fécond de tous.

Et d'ajouter :

– La majeure partie de sa poésie est attribuée à autrui.

Je lui demandai :

– Que penses-tu d'Abū Du'ād<sup>69</sup> ?

– Il est valable, me répondit-il.

Mais il ne dit pas qu'il était fécond.

– Et al-Rā'ī<sup>70</sup> ?

– Il n'est pas fécond.

– Et Ibn Muqbil ?

– Non plus.

Abū Hātim dit avoir demandé à al-Asma'ī ceci :

– Qui est meilleur poète, al-Rā'ī ou Ibn Muqbil ?

– Ils se ressemblent, répondit-il.

– Mais encore ?

– La poésie d'al-Rā'ī est plus proche de celle des Anciens et des Premiers.

Je demandai alors :

– Et Ibn Aḥmar al-Bāhili<sup>71</sup>, qu'en penses-tu ?

– Il n'est pas fécond. Il est inférieur à ceux-ci (aux poètes féconds) mais supérieur à sa classe.

Al-Aṣma'ī dit ensuite :

– Je pense que Mālik b. Ḥarīm al-Hamdānī<sup>72</sup> fait partie des poètes féconds.

Il ajouta :

– Si Ta'labā b. Ṣu'ayr al-Māzinī avait produit cinq poèmes comparables au sien<sup>73</sup>, il aurait été fécond.

<sup>68</sup> Le vers, en arabe, débute ainsi : « *Alaylatanā bi-dī ġušmin anirī* ».

<sup>69</sup> Abū Du'ād al-lyādī est un poète antéislamique d'al-Hīra qui a vécu vers 506 à 554. Il est l'objet d'une expression proverbiale sur le bon voisinage : « *Ġārun ka-ġāri Abī Du'ād* » (Tel le voisin d'Abū Du'ād), en l'occurrence al-Munḍir. Il est célèbre pour ses descriptions de chevaux, mais les philologues l'ont ignoré à cause de sa langue jugée non « naǧdéenne ».

<sup>70</sup> Al-Rā'ī est le sobriquet (*laqab*) de 'Ubayd b. Ḥusayn, *sayyid* et poète des Banū Numayr, mort en 97/715 (voir sa généalogie dans Ibn al-Kalbī, *Ġamharat al-nasab*, tab. 92 et 112). Il est connu aussi par la *kunya* d'Abū Ġandal en référence à son fils Ġandal qui hérita de son talent poétique (voir Ġumaḥī, *Ṭabaqāt*, t. I, p. 502-521). Il était un *sayyid* de sa tribu et passa une grande partie de sa vie à Baṣra à louer les gouverneurs umayyades. Ibn Sallām l'appelle « *fahl muḍar* » et le place dans la première classe des poètes islamiques, aux côtés de Ġarīr, de Farazdaq et d'al-Aḥṭal (voir *Ṭabaqāt*, t. I, p. 503). Son *diwān*

fut transmis par son *rāwī* Dū l-Rumma dont la poésie est fortement influencée par le style d'al-Rā'ī, du moins si l'en on croit Ibn Sallām (cf. *Ṭabaqāt*, t. II, p. 551).

<sup>71</sup> Abū l-Ḥaṭṭāb 'Umar b. Aḥmar b. Tamīm b. Rabī'a al-Bāhili est un poète qui a vécu à la fois dans la *Ġahiliyya* et sous l'islam (*muḥaḍram*). Il est mort sous le califat de 'Utmān. Il est souvent cité comme autorité en matière de langue, bien qu'on lui reproche d'avoir inventé quatre mots. Voir Iṣfahānī, *Aġānī*, t. XIII, p. 144, et *Mu'ġam al-ṣu'arā'*, p. 37.

<sup>72</sup> Poète antéislamique, grand-père de Masrūq b. al-Aǧda', il est connu pour ses joutes poétiques avec Yazīd b. Muḥrim al-Hāriṭī. Voir *Mu'ġam al-ṣu'arā'*, p. 357 et p. 494.

<sup>73</sup> Le poème en question est une *qaṣīda* rimant en *rā'* qui débute ainsi : voir *Mufaḍḍaliyyāt*, n° 128.

*Hal 'inda 'Umrata min batāti musāfir  
Dī ḥāġatin mutarawwihīn aw bākīr.*

Je lui demandai :

- Ka'b b. Ğu'ayl<sup>74</sup>, est-il fécond ?
- Je crois qu'il fait partie des poètes féconds, mais je n'en suis pas sûr.
- Et que penses-tu de Ğarīr<sup>75</sup>, d'al-Farazdaq<sup>76</sup> et d'al-Aḥṭal<sup>77</sup> ?
- Ceux-là, s'ils étaient antéislamiques, ils auraient été notoires. Mais je n'en dis rien, car ils sont de l'ère islamique.

Abū Ḥātim dit avoir entendu plusieurs fois al-Aṣma'ī préférer – et de loin – Ğarīr à Farazdaq. Un jour où il recevait 'Iṣām b. al-Fayḍ, je lui dis :

- Je voudrais te poser une question. Si 'Iṣām en connaissait la réponse, je ne te l'aurais pas posée. Je t'ai entendu plus d'une fois préférer Ğarīr à Farazdaq, alors qu'en dis-tu, ainsi que d'al-Aḥṭal ?

Al-Aṣma'ī réfléchit un instant, puis entonna un vers de son poème :

*Par ma vie, sans être faible, de nuit j'ai voyagé  
Sur ma chamelle amaigrie et affamée*<sup>78</sup>.

Il récita une dizaine de vers puis dit :

- Ne crois point quiconque t'affirme qu'un autre poète en dit aussi bien, ni avant ni après lui (al-Aḥṭal).

Il ajouta avoir entendu Abū 'Amr b. al-'Alā'<sup>79</sup> – qui le préférerait aux deux autres – dire :

- Si al-Aḥṭal avait vécu dans l'Antéislam un seul jour, je ne lui aurais préféré aucun autre poète islamique ou antéislamique.

Je lui citai alors quelques vers de lui (d'al-Aḥṭal), mais il me dit<sup>80</sup> :

- Aucun des poètes islamiques n'est capable de dire de tels vers, fût-ce al-Aḥṭal.

Abū Ḥātim dit l'avoir interrogé sur al-Aḡlab<sup>81</sup> :

- Est-il fécond dans le mètre *rağaz* ?

Il répondit :

- Il n'est ni fécond, ni fécondant<sup>82</sup>.

<sup>74</sup> Ka'b b. Ğu'ayl al-Tağlabī est un poète arabe du I<sup>er</sup>/VII<sup>e</sup> siècle. Sa généalogie varie selon les auteurs et sa biographie est fort mal connue. Partisan de Mu'āwiya, comme l'ensemble des Taglib, il aurait vécu assez longtemps pour faire un panégyrique de 'Abd al-Malik b. Marwān (685-705). Voir *Mu'ğam al-šū'arā'*, p. 84.

<sup>75</sup> Voir *supra*, la note 23.

<sup>76</sup> Al-Farazdaq, «la Mèche», de son nom Tammām al-Aḡlab Abū Firās, est un panégyriste et satirique arabe non moins connu que le précédent (Ğarīr). Il est né à Yamāma (Arabie orientale) vers 20/641 et est mort à Bašra en 110/728.

<sup>77</sup> Al-Aḥṭal, «le Disert», est le sobriquet de Ğiyāt b. Ğawṭ b. al-Šalt. Il serait né à Ḥīra aux alentours de 20/641 et mort avant 92/710. Il appartient à la tribu chrétienne des Taglib attachée aux Umayyades. Toute sa vie, il demeura chrétien et eut des joutes poétiques (satiriques) avec Ğarīr et al-Farazdaq.

<sup>78</sup> Voir le *Diwān* d'al-Aḥṭal, transmission d'al-Sukkarī, t. 1, p. 39.

<sup>79</sup> Abū 'Amr Zabbān b. al-'Alā', célèbre lecteur du Coran, considéré comme le fondateur de l'école grammaticale de Bašra. Mort vers 154/770. Il appartient à cette génération de savants pour qui l'étude de la langue et de la poésie arabes est dépendante de celle du Coran.

<sup>80</sup> C'est Abū Ḥātim qui parle d'al-Aṣma'ī.

<sup>81</sup> Al-Aḡlab al-'Iḡlī est un poète arabe né à l'époque antéislamique, converti à l'islam, établi ensuite à Kūfa et tué à la bataille de Nihāwand en 21/642. Il passe pour être le premier à avoir utilisé le mètre *rağaz* dans la *qašida*. Voir Āmidi, *al-Mu'talif wa l-muḥtalif*, p. 22.

<sup>82</sup> Littéralement dans le texte arabe «mufliḥ» (qui féconde, qui réussit).

Il ajouta :

– Sa poésie me pose quelques problèmes.

Il me dit aussi :

– Je ne connais de lui (d'al-Ağlab) que deux *qaşıda*-s et demi.

– Et demi ! m'exclamai-je.

– Oui. J'en connais deux en entier et la moitié de celle qui rime en *qāf*. Celle-ci a été altérée... Ses fils n'ont cessé d'ajouter des vers à sa poésie jusqu'à la corrompre.

Abū Ḥātim dit :

– Ishāq b. al-'Abbās lui a demandé les *rağaz* d'al-Ağlab ; al-Aşma'ī me les a réclamés et je les lui ai prêtés. Il en a extrait une vingtaine de poèmes.

Je lui demandai alors :

– N'as-tu pas dit connaître de lui deux poèmes et demi seulement ?

– Effectivement, mais j'ai extrait tous ceux que je connaissais. Si ces poèmes ne sont pas de lui, ils sont d'autres poètes attestés ou dignes de confiance.

Abū Ḥātim dit :

– Al-Aşma'ī était le plus grand transmetteur de *rağaz*... Une fois, j'entendis un homme de Nağrān<sup>83</sup> qui avait visité les régions de Ḥurāsān lui dire :

– Quelqu'un de Rayy<sup>84</sup> m'assura que tu connaissais par cœur douze mille *urğuzā* !

– Oui, répondit-il, je connais par cœur quatorze mille poèmes en *rağaz*.

Mais voyant mon étonnement, il dit :

– La plupart sont courts.

– Fussent-ils des vers ! Quatorze mille vers !

Al-Aşma'ī dit :

– La poésie d'al-Ağlab me pose des problèmes ; Ḥalaf affirme que l'un des fils d'al-Ağlab disait la vérité dans les récits et les anecdotes, mais mentait dans la transmission de la poésie de son père.

Abū Ḥātim dit :

– Je lui ai demandé son avis sur Ḥātim al-Ṭā'ī<sup>85</sup>.

– Ḥātim est compté parmi les généreux, me répondit-il.

Il ne dit pas qu'il était fécond<sup>86</sup>.

<sup>83</sup> Ville du Nord du Yémen et important centre urbain de la péninsule Arabique dans les temps anciens. Centre agricole et commercial grâce à des facteurs géographiques : ville caravanière à l'intersection de deux principales routes de caravanes, l'une allant de Ḥaḍramawt à la Méditerranée orientale, l'autre vers le nord-est jusqu'en Mésopotamie. Les deux références géographiques visent, manifestement, à montrer l'étendue de la notoriété d'al-Aşma'ī de son vivant même.

<sup>84</sup> Al-Rayy est l'antique Ragha, ville de l'ancienne région perse de Médie (près de l'actuelle Téhéran). Plusieurs routes venant

du Mazandarān convergeaient sur Rayy, d'où son importance géographique.

<sup>85</sup> C'est 'Abd Allāh b. Sa'd Abū 'Adī, poète ayant vécu dans la seconde moitié du VI<sup>e</sup> siècle et dont la tradition fait le type le plus achevé du chevalier antéislamique, toujours victorieux, magnanime, et dont surtout, la générosité et l'hospitalité étaient proverbiales.

<sup>86</sup> Voir le même avis avec une formulation très proche, dans Marzubānī, *Muwaşşah*, p. 81.

- Et Mu‘aqqir al-Bāriqī, l’allié des Banū Numayr<sup>87</sup> ?
- S’il avait produit cinq ou six autres poèmes, il aurait été fécond.

Il ajouta :

- Il n’existe point de tribus aussi pauvres en poésie que les Banū Kalb<sup>88</sup> et les Banū Šaybān<sup>89</sup>.

Je lui demandai :

- Que penses-tu d’Abū Du‘ayb al-Huḍalī<sup>90</sup> ?
- Il est fécond.
- Et Sā‘ida b. Ğu‘ayya<sup>91</sup> ?
- Il est fécond.
- Et Abū Hīrāš al-Huḍalī<sup>92</sup> ?
- Il est fécond.
- Et al-A‘šā de Hamdān<sup>93</sup> ?
- Il fait partie des poètes féconds. C’est un poète proluxe de l’ère islamique.

Ensuite, j’interrogeai al-Ašma‘ī sur Ka‘b b. Sa‘d al-Ġanawī.

- Il n’est fécond que dans le thrène qui est inégalable chez lui. Il fut appelé «Ka‘b des sentences».

Je l’interrogeai aussi sur Ḥuffāf b. Nadba, ‘Antara<sup>94</sup> et al-Zibriqān b. Badr.

<sup>87</sup> Numayr b. ‘Amir b. Ša‘sa‘a est une tribu arabe habitant les hauteurs occidentales de la Yamāma : une région âpre, dont la nature explique le caractère sauvage des Numayr. Grâce à leur isolement, ils sont connus comme une des *ġamrāt al-‘Arab*, c’est-à-dire une tribu qui ne s’alliait pas avec d’autres.

<sup>88</sup> Les Banū Kalb constituent le groupe le plus puissant de Quḍā‘a. Selon Ibn al-Kalbī, ils sont d’origine yéménite, mais pour des raisons politiques, ils prétendaient parfois appartenir aux Arabes du Nord, et même à Qurayš.

<sup>89</sup> Šaybān est l’un des groupes les plus importants issus des Bakr b. Wā’il. Le jugement d’al-Ašma‘ī contraste ici avec la notoriété de cette tribu célèbre, avant comme après l’islam, pour la qualité exceptionnelle de ses poètes, son usage d’une langue arabe très pure et son ardeur au combat. En fait, son grand défaut est de faire partie, comme les Kalb, de la confédération des Rabī‘a, c’est-à-dire de défendre les intérêts des Arabes du Sud. À cela s’ajoute probablement le souvenir, encore vivace à l’époque, du rôle qu’ont joué les Banū Šaybān dans la guerre fratricide qui a opposé al-Amīn et al-Ma‘mūn.

<sup>90</sup> Abū Du‘ayb al-Huḍalī est un poète arabe contemporain du Prophète. Il est reconnu par les critiques comme le premier poète de sa tribu (Huḍayl). Il est le continuateur de son contributeur, Sā‘ida b. Ğu‘ayya, surtout dans la thématique (description des abeilles et des scènes de chasse). La plupart des poèmes qui nous sont parvenus de lui sont des thrènes

(*marāṭī*) où il pleure ses fils. Il participa à l’expédition d’Ifriqiyya et mourut sur le chemin du retour à Médine, probablement en 26/649.

<sup>91</sup> Poète huḍaylite plus ancien que le précédent, connu pour ses descriptions du miel et des abeilles. Deux faits méritent d’être relevés ici : le premier est que la fécondité (*fuḥūla*) est transmissible du poète à son transmetteur (*rāwī*), le second est que la tribu de Huḍayl est riche en *fuḥūl*-s.

<sup>92</sup> Abū Hīrāš Huwaylid b. Murra est un poète arabe *muḥaḍram* qui se convertit à l’islam et mourut sous le califat de ‘Umar. Il est surtout compté parmi les guerriers antéislamiques qui couraient plus vite que les chevaux. C’est encore un *fahl* de la tribu de Huḍayl. Sur cette tribu, voir *infra*, la note 185.

<sup>93</sup> ‘Abd al-Raḥmān b. ‘Abd Allāh, poète arabe de Kūfa, rival d’al-Nābiġa al-Ġa‘dī et de Laylā al-Aḥyaliyya dans la satire. Il eut une carrière de traditionniste avant de se consacrer à la poésie. Porte-parole de la faction yéménite, il fut tué par al-Ḥaġġāġ en 83/702 pour l’avoir satirisé.

<sup>94</sup> ‘Antara b. Šaddād est un poète-guerrier de la tribu de ‘Abs d’Arabie centrale, qui a vécu au vi<sup>e</sup> siècle apr. J.-C. Né d’un père arabe et d’une esclave noire, il demeura longtemps dans la condition servile comme berger. Ses prouesses à la guerre de *Dāḥis wal ġabrā’* et sa passion pour sa cousine ‘Abla devaient aboutir à la constitution d’une «geste» héroïque célèbre sous le nom de *Sirat ‘Antar* (la geste de ‘Antara).

– Ceux-là sont les plus poètes parmi les cavaliers. ‘Abbās b. Mirdās al-Sulamī<sup>95</sup> en fait partie.

Il ne dit pas qu'ils étaient des poètes féconds. Mais il ajouta :

– Bišr b. Abī Ḥāzīm<sup>96</sup> est de la même trempe. J'ai entendu Abū ‘Amr b. al-‘Alā‘ dire que son poème rimant en «*ra*» lui a fait rejoindre les poètes féconds :

*Voici parti le cortège, mais point de visite.*

*Dans la litière, ton cœur est solitaire*<sup>97</sup>.

Je lui demandai<sup>98</sup> :

– Que penses-tu d'al-Aswad b. Ya‘fur al-Nahšālī<sup>99</sup> ?

– Il ressemble aux poètes féconds.

– Et que dis-tu de ‘Amr b. Ša’s al-Asadī<sup>100</sup> ?

– Il n'est pas fécond. Il est inférieur aux précédents.

– Et Labīd b. Rabī‘a<sup>101</sup> ?

– Infécond.

Une autre fois, il me dit à propos de Labīd :

– C'était un homme pieux.

Comme s'il lui déniait l'excellence poétique.

Un jour, il me dit :

– La poésie de Labīd est tel un voile de Ṭabaristān<sup>102</sup>...

Il voulait dire par là qu'elle était d'excellente facture.

– Mais elle n'a point de douceur, ajouta-t-il.

<sup>95</sup> Poète arabe faisant partie des *muḥāḍramūn*. *Sayyid* de sa tribu, poète et guerrier, gendre de la célèbre al-Ḥansā', adversaire de Ḥuffāf b. Nadba, il prit part à la conquête de La Mecque en 8/630 et mourut sous le califat de ‘Umar. Voir Marzubānī, *Mu‘ġam al-šū‘arā'*, p. 262.

<sup>96</sup> C'est le plus important poète préislamique des Banū Asad b. Ḥuzayma, dans la seconde moitié du VI<sup>e</sup> siècle. On connaît peu de chose de sa vie, mais selon ses poèmes il serait contemporain d'al-Ḥuṭay'a (m. vers 30/650).

<sup>97</sup> Voir le *Diwān* de Bišr (éd. ‘Izzat Ḥasan), p. 61, et les *Mufaḍḍaliyyāt*, n° 39, p. 338.

<sup>98</sup> C'est Abū Ḥātim qui parle.

<sup>99</sup> Al-Aswad b. Ya‘fur (on dit aussi Yu‘fur et Ya‘fir) est un poète arabe antéislamique qui vivait probablement à la fin du VI<sup>e</sup> siècle apr. J.-C. Il aurait été quelque temps le compagnon d'al-Nu‘mān b. al-Munḍir. Il est parfois nommé «al-A‘šā des Banū Nahšāl», car il était héméralope. Marzubānī, *Mu‘ġam al-šū‘arā'*, p. 78.

<sup>100</sup> ‘Amru b. Ša’s b. ‘Ubayd b. Ṭa‘laba b. Dūdān des Banū Asad. Poète arabe de l'Antéislam qu'Ibn Sallām place dans la

dixième classe des *fuḥūl al-Ġāhiliyya* (voir *Ṭabaqāt*, p. 196). Ses démêlés avec sa femme Umm Ḥassān, qui était une mégère, sont rapportés par Iṣfahānī dans *al-Aġānī*, (t. X, p. 63-66). Voir aussi Marzubānī, *Mu‘ġam al-šū‘arā'*, p. 212.

<sup>101</sup> Labīd al-‘Āmirī est célèbre pour sa *mu‘allaqa*. Considéré comme un poète antéislamique parce qu'il aurait cessé de dire la poésie avec l'avènement de l'islam, alors qu'il est mort en 41/661. Malgré ce jugement d'infécondité (*ġayr faḥl*) énoncé par Ašma‘ī, ses œuvres poétiques ont été très appréciées par les critiques anciens. Ibn Sallām le place, dans ses *Ṭabaqāt*, à la troisième classe des *fuḥūl al-Ġāhiliyya*, aux côtés d'al-Nābiġa, d'Abū Du‘ayb et d'al-Šammāḥ. La remarque d'al-Ašma‘ī sur sa piété se réfère, certes, à sa rectitude morale, mais aussi au ton religieux prégnant dans sa poésie.

<sup>102</sup> Ṭabaristān est le nom donné par les Arabes à Māzandarān, province de Perse au nord du mont Alburz. Les tissus de cette région sont connus pour leur excellente fabrication et pour le raffinement de leur artisanat, notamment en ce qui concerne les habits.

Il dit aussi :

– Ğarāda b. ‘Umayla al-‘Anzī possède des poèmes comparables à ceux des poètes féconds. Mais ils sont courts. Ce vers est de lui :

*Sans preuves reconnaîtrais-tu ta faute ?  
Des témoins ont vu ce que tu as fait.*

Je lui demandai :

– Et Aws b. Ğalfā’ al-Huġaymī, est-il fécond ?

Il me répondit :

– S’il avait composé vingt poèmes, il aurait rejoint les féconds. Mais son inspiration l’a trahi <sup>103</sup>.

Il dit aussi :

– ‘Umayra b. Ṭāriq al-Yarbū’ī est l’un des plus grands cavaliers ; c’est lui qui fit prisonnier Qābūs b. al-Munḍir.

Je l’interrogeai ensuite sur Ḥidāš b. Zuhayr al-‘Āmirī <sup>104</sup>.

– Il est fécond, dit-il.

– Et Ka’b b. Zuhayr b. Abī Sulmā <sup>105</sup> ?

– Il n’est pas fécond.

– Et Zayd al-Ḥayl al-Ṭā’ī <sup>106</sup> ?

– C’est un cavalier.

– Et Sulayk b. al-Salaka <sup>107</sup> ?

– Il ne fait partie ni des poètes féconds, ni des cavaliers. C’était l’un de ceux qui attaquaient les campements et pillaient puis s’enfuyaient à pied. Il en est de même d’Ibn Barāqa al-Hamdānī, de Ḥāġiz al-Ṭumālī des Sarw <sup>108</sup>. En font partie aussi Ta’abbaṭa Šarran <sup>109</sup>, dont

<sup>103</sup> Ce poète n’a composé, en effet, qu’une seule *qaṣida* rimant en *mim*. Voir *al-Mufaḍḍaliyyāt*, p.185.

<sup>104</sup> Poète *muḥadram* qui aurait attaqué les Qurayšites parce que son père avait été tué aux Fiġār (voir Iṣfahānī, *Aġānī*, t. XXII, p.70 sq.). Il était encore non musulman à la bataille de Ḥunayn. Ğumaḥī le place dans la cinquième classe des poètes féconds (*fuḥūl-s*).

<sup>105</sup> Fils de Zuhayr b. Abī Sulmā, c’est un poète arabe contemporain du Prophète. Il se convertit en l’an 9 de l’hégire et récita devant le Prophète *Bānat Su’ād* (Su’ād a paru) qui lui valut comme récompense la *burda*. Sa date de mort est inconnue.

<sup>106</sup> C’est Zayd b. al-Muḥalhil b. al-Muḥtalīs de la tribu des Ṭay’. Poète et cavalier de l’Antéislam, connu sous le nom de *Zayd al-Ḥayl* (Zayd des chevaux) pour l’excellence de ses descriptions chevalines. Voir Iṣfahānī, *Aġānī*, t. VII, p.147.

<sup>107</sup> Sulayk b. ‘Amru b. Ka’b des Banū Maqā’īs (Tamīm). Salaka est le nom de sa mère, une esclave noire. Il est compté parmi les «brigands coureurs», plus véloces que les chevaux (*ṣa’ālik*

*al-‘Arab al-‘addā’in*). Les traditions rapportent qu’il n’attaquait jamais les Muḍar, mais seulement les tribus du Yémen. Surnommé «*Sulayk al-maqānīb*» (le guide) pour sa connaissance des chemins dans le désert et ses faits de brigandage sont notoires chez les Arabes. Voir Iṣfahānī, *Aġānī*, t. XVIII, p.133-138.

<sup>108</sup> Ḥāġiz b. ‘Awf b. al-Ḥārīṭ b. al-Aḥṭam b. al-Azd, allié des Banū Maḥzūm. Poète arabe de la *Ġāhiliyya* et l’un des brigands coureurs. Il est moins célèbre que les autres *ṣa’ālik* : d’une part, parce qu’il était *muqill* (disait peu de poésie) et d’autre part, parce qu’il usait de sa rapidité surtout pour fuir ses poursuivants. Ses faits de brigandage sont relatés par Iṣfahānī dans *Kitāb al-aġānī* (t. XII, p.49-53).

<sup>109</sup> Dans les récits arabes, Ta’abbaṭa Šarran est le prototype du Bédouin brigand. Toute sa vie, il fut ennemi des Banū Huḍayl et des Banū Bāġila. Il aurait vécu sous l’Islam. Oncle maternel d’al-Šanfarā.

le vrai nom est Tābit b. Ġābir, al-Šanfarā al-Azdī<sup>110</sup>. Le poète al-Muntašir<sup>111</sup> n'en fait pas partie contrairement au poète al-A'lam al-Huḍalī. Dans le Ḥiğāz et le Sarāt, il y en a plus de trente. Il voulait dire : plus de trente brigands coureurs.

Il dit aussi :

– Si Salāma b. Ġandal<sup>112</sup> avait composé davantage de poèmes, il aurait été fécond.

Il ajouta :

– Al-Mutalammis<sup>113</sup> est le premier des poètes féconds dans la tribu des Rabī'a.

Puis il dit :

– Durayd b. al-Šimma<sup>114</sup> est un cavalier fécond. Dans certaines pièces, il est meilleur poète qu'al-Dubyānī<sup>115</sup>, qu'il faillit dominer.

Je lui demandai :

– Al-A'šā des Bāhila<sup>116</sup>, est-il fécond ?

– Oui, répondit-il, il a un thrène incomparable qui commence ainsi<sup>117</sup> :

*Une nouvelle m'est parvenue, qui point ne me réjouit*

*Venant de là-haut ; elle est sans mensonge ni raillerie*<sup>118</sup>.

<sup>110</sup> Poète et brigand antéislamique, compagnon de Ta'abbata Šarran. Il fait partie des «*ağribat al-'Arab*» à cause de la couleur noire de sa peau. C'est l'un des rares poètes anciens d'origine sud-arabique dont la poésie a été conservée. Célèbre pour sa *lāmiyyat al-'Arab*, spécimen le plus achevé de la poésie des *ša'ālik*. À l'instar des autres philologues de l'École de Bašra, Ašma'ī met en cause l'authenticité de ce type de poésie pour diverses raisons. Mais n'oublions pas que la poésie d'al-Šanfarā, comme celle des autres poètes yéménites, a été colligée par des *rāwīyas* kūfites.

<sup>111</sup> Le poète al-Muntašir est le frère du poète A'šā Bāhila. On le connaît à travers le thrène de son frère.

<sup>112</sup> Poète préislamique, membre du clan al-Hāriṭ de la tribu des Tamīm. Si l'on juge par sa poésie, il doit avoir vécu pendant la seconde moitié du VI<sup>e</sup> siècle. Il n'est pas démontré qu'il ait vécu jusqu'à l'islam. Il fait partie des poètes *muqillān* (peu féconds), mais il est réputé pour avoir excellé dans la description des chevaux.

<sup>113</sup> Al-Mutalammis est le surnom sous lequel est connu Ġarīr b. 'Abd al-Masiḥ de la tribu de Ḍubay'a. Oncle maternel du poète ʿArafa b. al-'Abd. Mort vers 580 apr. J.-C. Sujet d'une locution proverbiale (*ṣaḥīfat al-Mutalammis*), dont le correspondant en français serait «*lettre de Bellérophon*» pour désigner une missive contenant l'ordre de tuer, que la victime est chargée de porter elle-même à son bourreau.

<sup>114</sup> Ancien poète arabe né vers 530, chef des Banū Ġuṣām b. Mu'āwiya, un des plus puissants adversaires bédouins de Muḥammad. Il sollicita en vain la main de la jeune poétesse al-Ḥansā'. Vieillard, il fut tué à la bataille de Ḥunayn en combattant les musulmans. Il est considéré comme le plus poète parmi les cavaliers et Ibn Sallām le place dans la première classe des *fuḥūl*-s de l'Antéislam. Voir aussi Iṣfahānī, *Aġāmi*, t. IX, p. 2-20.

<sup>115</sup> Il s'agit d'al-Nābiġa al-Dubyānī (m. vers 600). Voir *supra*, la note 19.

<sup>116</sup> Ne pas confondre avec «*al-A'šā des Banū Nahšal*» (voir *supra*, la note 93), ni avec celui plus célèbre de Qays b. ʿA'labā (voir *supra*, la note 47). Celui qui est cité ici, al-A'šā des Bāhila, est 'Āmir b. al-Hāriṭ b. Riyāḥ. Il est rangé par Ibn Sallām parmi les «*Aṣḥāb al-marāṭi*» (voir *Ṭabaqāt*, p. 169). Signalons au passage qu'il existe pas moins de dix-sept A'šā différents, tous des poètes. Voir *El*, nouvelle édition, t. I, p. 710 b.

<sup>117</sup> Ce thrène a été composé à la suite de l'assassinat de son frère. La *qaṣīda* rime en *rā'*.

<sup>118</sup> Voir Qurašī, *Ġamhara*, p. 254. Il s'agit d'un poème où A'šā Bāhila fait le thrène de son frère Muntašir.

Al-Aṣmaʿī dit :

– Al-ʿAġġāġ<sup>119</sup> est né avant l’islam... Ḥumayd b. al-Arqaṭ<sup>120</sup> rectifiait, corrigeait et expurgeait la poésie. Je l’ai entendu apprécier quelque poème en *raġaz* d’Abū l-Naġm<sup>121</sup> et critiquer certains autres parce qu’ils étaient médiocres.

Al-Aṣmaʿī me dit un jour :

– Il y a un poète appelé al-Faḍl b. Qudāma qui me déplaît beaucoup. Il désignait par là Abū l-Naġm.

Abū Ḥātim dit :

– J’interrogeai al-Aṣmaʿī sur al-Quḥayf al-ʿĀmirī<sup>122</sup>, celui qui compose des poèmes sur les femmes.

– Il n’est pas éloquent<sup>123</sup> ni digne d’être cité comme preuve<sup>124</sup>, dit-il.

– Et Ziyād al-Aʿġam<sup>125</sup>, qu’en penses-tu ?

– C’est une référence ; on ne lui connaît aucune incorrection de langue. Son surnom est Abū Umāma.

– Et l’esclave des Banū-l-Ḥaṣḥās<sup>126</sup>, qu’en dis-tu ?

– Il est éloquent. C’est un esclave éthiopien noir.

<sup>119</sup> C’est Abū l-Šaʿtāʾ ʿAbd Allāh b. Ruʿba, poète arabe de la tribu des Tamīm, qui résida principalement à Baṣra. Né probablement sous le califat de ʿUṯmān (644-656), il mourut en 97/715. Sa vie est mal connue et l’on sait seulement qu’il était le rival d’Abū l-Naġm al-ʿġlī. Il excelle dans le mètre *raġaz*, mais abuse des mots rares si l’en on croit les philologues. Voir Ġumaḥī, *Ṭabaqāt*, p. 218, et Ibn Qutayba, *al-Šiʿr wa l-Šuʿarāʾ*, p. 374-376.

<sup>120</sup> Poète arabe du milieu de la période umayyade dont on sait peu de chose, sinon qu’il était un panégyriste d’al-Ḥaġġāġ (entre 681 et 691 environ). Il est compté parmi les meilleurs poètes de *raġaz*, genre dans lequel il fut le précurseur d’al-ʿAġġāġ (cité ici comme son disciple) et de Ruʿba (voir *infra*, la note 141). Son *diwān* a été réuni, entre autres, par Aṣmaʿī.

<sup>121</sup> Abū l-Naġm b. Qudāma al-ʿġlī est un poète arabe du I<sup>er</sup>/VII<sup>e</sup> siècle (m. après 105/724). Il était panégyriste des Umayyades, mais il doit sa célébrité à ses vers en *raġaz* traitant des sujets bédouins (essentiellement des descriptions). Il est compté par les critiques arabes anciens parmi les quatre meilleurs *ruġġāz* (avec son contributeur al-Aġlab et les deux tamimites d’al-Baṣra, al-ʿAġġāġ et son fils Ruʿba). Il est aussi connu pour sa facilité d’improvisation (*irtīġāl*).

<sup>122</sup> Al-Quḥayf b. Ḥumayr b. Kaʿb b. Rabīʿa des ʿĀmir b. Ṣaʿsaʿa, surnommé parfois al-ʿUqaylī (les Banū ʿUqayl sont un sous-groupe des Banū ʿĀmir). Poète arabe de l’époque umayyade, contemporain de ʿU l-Rumma dont il était le rival en poésie et en amour : ils courtoisaient la même femme, al-Ḥarqāʾ. (voir Iṣfahānī, *Aġānī*, t. XIX, p. 140-143). Al-Qaḥīf est compté parmi

les poètes laconiques (*šāʿir muqill*). Il est placé par Ibn Sallām dans la dernière classe des poètes islamiques (voir *Ṭabaqāt*, p. 249 et p. 791).

<sup>123</sup> L’éloquence doit être entendue ici comme la pureté du langage poétique.

<sup>124</sup> La preuve (*ḥuġġa*) signifie la possibilité d’invoquer un emploi linguistique présent dans la poésie d’un tel pour confirmer ou infirmer un sens donné. Dans cette optique, la poésie est essentiellement perçue comme un réservoir de « citations probantes » (*šawāhid*).

<sup>125</sup> Ziyād b. Sulaymān, connu sous le nom d’Abū Umāma, *mawlā* des Banū ʿĀmir b. Ḥārīṭ est un poète de l’époque umayyade, contemporain d’al-Farazdaq qu’il côtoya sur le *mirbad* (voir Iṣfahānī, *Aġānī*, t. XIV, p. 102-109). Son surnom *al-Aʿġam* est dû au fait qu’il ne parvenait pas à prononcer certains sons arabes. Il serait né à Iṣbahān et mort dans le Ḥurāsān. Il est apprécié parmi les critiques anciens pour son éloquence et pour la fluidité de sa poésie. Ibn Sallām le place dans la septième classe des « *fuḥūl al-islām* » (voir *Ṭabaqāt*, p. 693). Voir aussi Ibn Qutayba, *al-Šiʿr wa l-Šuʿarāʾ*, p. 165.

<sup>126</sup> ʿAbd Bani l-Ḥaṣḥās, de son prénom Suḥaym. Esclave noir originaire d’Éthiopie, qui fut acheté par les Banū l-Ḥaṣḥās (groupe des Banū Asad) pour ses dons poétiques. Les traditions rapportent que sa poésie était appréciée par le Prophète lui-même (voir Iṣfahānī, *Aġānī*, t. XX, p. 1-5). Il aurait vécu jusqu’à ʿUṯmān et fut tué par ses maîtres pour avoir dit de la poésie sur les femmes de la tribu.

Il ajouta :

- Abū Dulāma<sup>127</sup>, que j'ai vu, est aussi un esclave d'origine éthiopienne.
- Était-il éloquent ?
- Son éloquence est valable.

Il dit aussi :

- Abū 'Aṭā' al-Sindī<sup>128</sup> est un esclave à l'oreille percée et fendue.
- A-t-il vécu parmi les Bédouins ? demandai-je.
- Non, répondit-il, mais il est éloquent.

'Abd al-'Azīz b. Marwan<sup>129</sup> dit à Ayman b. Ḥuraym al-Asadī<sup>130</sup> qui lui demandait son avis concernant son client, le poète Nuṣayb<sup>131</sup>, lequel était noir : « Il est le meilleur poète de sa race.

Al-Aṣma'ī dit :

- 'Umar b. Abī Rabī'a<sup>132</sup> est un poète récent, mais il est digne d'être cité comme preuve. J'ai entendu Abū 'Amr b. al-'Alā' s'appuyer sur sa poésie en grammaire et dire qu'il était une preuve. Il en est de même d'Ibn Ṣurayk al-Asadī, de 'Abd Allāh b. al-Zubayr al-Asadī, et d'Ibn al-Ruqayyāt<sup>133</sup> qui sont des innovateurs, mais leurs poésies constituent une référence en langue. Je l'ai entendu (Abū 'Amr) récuser al-Uqayṣir sans connaître sa poésie :
- On dit « un homme de garde », arguait-il.

<sup>127</sup> Abū Dulāma Zand b. al-Ġawn est un esclave noir, client des Banū Aṣḡa' à Kūfa. Il apparaît comme poète sous les Abbassides seulement et joue le rôle de bouffon à la cour d'al-Saffāh, puis d'al-Manṣūr et d'al-Mahdī. Il serait mort vers 160/776. Voir Āmidī, *al-Mu'talif wa l-muḥtaliḥ*, p. 131.

<sup>128</sup> Abū 'Aṭā' Aflaḥ b. Yasār est un poète arabe qui doit son surnom (al-Sindī) au fait que son père venait du Sind. Il naquit à Kūfa et y vécut comme client des Banū Asad. Partisan des Umayyades, il dut vivre caché à l'arrivée des Abbassides et ce jusqu'à sa mort survenue vers 158/774. Voir Marzubānī, *Mu'ḡam al-ṣu'arā'*, p. 480.

<sup>129</sup> Fils du calife Marwān I<sup>er</sup> et père de 'Umar b. 'Abd al-'Azīz. Gouverneur d'Égypte pendant plus de vingt ans, il est mort en 85/704. Célébré auprès des hagiographes pour sa probité et pour son intelligence.

<sup>130</sup> Poète arabe de l'époque umayyade, fils du Compagnon du Prophète Ḥuraym al-Nā'im dont il a transmis des *ḥadīth*-s. Surnommé *Ḥalīl al-ḥulaḥā'* (L'ami des califes) pour avoir été proche des princes 'Abd al-'Azīz et Biṣr, fils du calife Marwān. Il est connu pour ses poèmes de *ḡazal* et pour ses panégyriques. L'auteur *d'al-Aḡānī* en fait un chiite, alors qu'il apparaît dans sa poésie politique comme un *'uṭmānien*. Voir Iṣfahānī, *Aḡānī*, t. XXI, p. 7-13.

<sup>131</sup> Nuṣayb b. Rabāḥ, Abū Miḥḡan, est un esclave noir de langue arabe, affranchi par 'Abd al-'Azīz b. Marwān pour l'excellence

de sa poésie. Mort vers 105/723. Il fut le panégyriste attitré des califes umayyades à commencer par son bienfaiteur. Il eut quelques démêlés poétiques avec ses contemporains Farazdaq, Ġarīr et 'Umar b. Abī Rabī'a, mais ne composa jamais de satires (*hiḡā'*). Ibn Sallām le place dans la sixième classe des poètes *fuhūl*-s de l'ère islamique. Il est surtout apprécié pour son *nasīb*, de facture 'uḍrite, et pour son *madīḥ*, naturel et dénué d'exagération. Il est également compté au nombre de *Aḡribat al-'Arab* (Corbeaux des Arabes). Voir à ce sujet, Lewis (B.), *Race et couleur en pays d'islam*, Paris, 1982, p. 29 sq.

<sup>132</sup> Le plus célèbre des poètes de *ḡazal* de l'époque umayyade. Mort en 93/711. Issu des Banū Maḥzūm de Qurayṣ, il vécut à La Mecque et s'illustra par ses aventures amoureuses. Il éleva le genre *ḡazal* au niveau des genres canoniques de son époque que sont le *madīḥ* et le *hiḡā'*, et fut reconnu par les critiques comme le premier grand poète de Qurayṣ. Sa poésie est ici mise en cause par Aṣma'ī parce que 'Umar est un poète de l'époque islamique, mais sa langue est appréciée par les philologues car elle est de facture « naḡdéenne ».

<sup>133</sup> Il s'agit de 'Ubayd Allāh b. Qays al-Ruqayyāt. Poète umayyade qui composa essentiellement des poésies d'amour. Partisan de Zubayr. Mort vers 75/694. Ibn Sallām le place dans la sixième classe des poètes islamiques (voir *Ṭabaqāt*, p. 648).

– Mais al-Uqayšir l’emploie différemment, dis-je.

*C’est qu’il puise dans nos richesses*

*Demandez plutôt au gardien pourquoi une telle colère*<sup>134</sup>!

– Cet emploi est une innovation, répondit-il.

Il dit aussi (Abū ‘Amr) :

– Ibn Harma<sup>135</sup> est indéniablement un poète éloquent. Ibn Udayna<sup>136</sup> est de la même classe, mais il est inférieur à Ibn Harma en poésie. Mālik (Ibn Anas)<sup>137</sup> fut son transmetteur en jurisprudence. Ṭufayl al-Kinānī<sup>138</sup> est comparable à Ibn Harma.

Il ajouta :

– Yazīd b. Ḍabba<sup>139</sup> est le client des Ṭaqīf<sup>140</sup>. Il composa mille poèmes mais ceux-ci sont dispersés, car les Arabes se les sont partagés.

Al-Ašma‘ī dit :

– Après Ru‘ba<sup>141</sup> et Abū Nuḥayla<sup>142</sup>, il n’y a pas eu de meilleurs poètes que Ḡandal al-Ṭuhawī, Abū Ṭawq et Ḥuṭām al-Muḡāšī‘ī, connu sous le nom de Ḥuṭām al-Riḥ<sup>143</sup>.

Il ajouta :

– Ibn Mufarrīḡ<sup>144</sup> faisait partie des poètes innovateurs de Bassora.

<sup>134</sup> Voir Iṣfahānī, *Aḡānī*, t. 10, p. 91.

<sup>135</sup> Ibrāhīm b. ‘Alī b. Salama b. Harma al-Fihri, Abū Ishāq, poète arabe de Médine, né en 90/709 et mort vers 170/786. Originaire de la tribu de Qurayš, partisan des ‘Alides, il vécut à la fois sous les Umayyades et sous les Abbassides, qu’il loua tous deux. Sa poésie – de type bédouin – a été transmise par son *rāwī* Ibn Rubayh et réunie par al-Ašma‘ī, mais son *diwān* ne nous est pas parvenu en entier. Il est l’un des derniers à être considéré par les philologues comme une autorité (*huḡḡa*) en langue arabe. Ašma‘ī et Abū ‘Ubayda le comptent parmi les poètes qui ont «scellé la poésie» (*ḥatama al-šī‘r*).

<sup>136</sup> Poète umayyade. Voir Ibn Qutayba, *al-Šī‘r wa l-Šu‘arā’*, p. 225.

<sup>137</sup> Juriste musulman, fondateur du *madhab* malikite qui porte son nom (*al-Mālikīyya*). Connus sous le nom d’Imām de Médine. Né vers 90/708 et mort en 179/796.

<sup>138</sup> Il s’agit de Ṭufayl b. ‘Amir b. Wā‘ila des Banū Kināna. Voir Āmidī, *al-mu‘taliḡ wa l-muḡtaliḡ*, p. 147.

<sup>139</sup> Yazīd b. Muqsim. Ḍabba est le nom de sa mère, qui l’a élevé seule à la mort de son père alors qu’il était encore enfant. Panégyriste attitré d’al-Walīd b. Yazīd (al-Walīd II). Il est apprécié par les critiques anciens pour son éloquence. Ašma‘ī l’aurait rencontré dans le Ṭā‘if alors qu’il collectait les poésies rares. On trouve trace de la légende des «mille *qaṣīda*» qu’il aurait dites chez al-Iṣfahānī (voir *Aḡānī*, t. VI, p. 146-150).

<sup>140</sup> Tribu arabe installée dans la région de Ṭā‘if. Elle est rattachée par les généalogistes aux Hawāzin, subdivision des Qays.

<sup>141</sup> Ru‘ba b. al-‘Aḡḡāḡ al-Tamīmī, poète arabe de l’époque umayyade (mort en 145/762). Il est connu pour ses *qaṣīda*-s en *raḡaz*. Il surclassa dans ce domaine aussi bien son propre père, al-‘Aḡḡāḡ, que son rival, Abu l-Naḡm al-‘Iḡlī. À ses débuts, il est cité parmi les «Bédouins de Bassora» (*min A‘rāb al-Bašra*) et fut un important informateur de la langue des philologues de cette ville. Dans sa poésie, il dénigre souvent les Arabes du Sud et fait l’éloge des tribus du Nord. Lui et son père sont parfois appelés solidairement *al-‘Aḡḡāḡān*.

<sup>142</sup> Abū Nuḥayla ibn ‘Adan b. Zā‘ida b. Laqīṭ b. Yaṭrībī des Banū Sa‘d b. Tamīm, surnommé Abu l-Ḡunayd ou Abu l-‘Irmās. Jeune, son père l’aurait chassé de sa tribu et il séjourna dans le Šām jusqu’à sa mort. Il vécut parmi les Bédouins et apprit leur langue et leurs poésies. Il est connu surtout pour son *raḡaz*, sans égalier pour autant Ru‘ba. Il fut l’un des panégyristes officiels des Abbassides et se fit appeler «le poète des Banū Hāšim». Il fut mis à mort pour l’un de ses poèmes par ‘Isā b. Mūsā, sous le règne d’al-Manšūr. Voir Iṣfahānī, *Aḡānī*, t. XVIII, p. 139-141, et Ibn Qutayba, *al-Šī‘r wa l-Šu‘arā’*, p. 231.

<sup>143</sup> Son prénom est Bišr. Voir Āmidī, *al-Mu‘taliḡ wa l-muḡtaliḡ*, p. 112.

<sup>144</sup> Abū ‘Uṭmān Yazīd b. Ziyād b. Mufarrīḡ al-Ḥimyarī est un poète mineur de Bašra au I<sup>er</sup>/VII<sup>e</sup> siècle. Mort de la peste en 69/689. On rapporte qu’al-Ašma‘ī l’accuse d’avoir inventé la biographie et les poèmes attribués au *Tubba’*, mais on ne dispose sur ce point d’aucune précision.

Abū Ḥātim rapporte d'après al-Aṣma'ī que Wahb b. Ğarīr b. Ḥāzīm dit :

- Je connaissais par cœur trois cent poèmes d'Umayya (b. Abī-l-Ṣalt) <sup>145</sup>.
- Où en est le recueil ? demanda al-Aṣma'ī.
- Un tel me l'a emprunté et ne me l'a jamais rendu, répondit-il.

Al-Aṣma'ī me tint les propos suivants <sup>146</sup> :

- On dit que les champions vaincus de Muḍar <sup>147</sup> sont les meilleurs poètes : Ḥumayd <sup>148</sup>, al-Rā'ī <sup>149</sup>, et Ibn Muqbil <sup>150</sup>. Al-Rā'ī a été dépassé par Ğarīr et par Ḥinzar, un homme de Banū Bakr. Al-Ĝa'dī a été dépassé par Laylā al-Aḥyaliyya <sup>151</sup> et par Sawwār b. al-Ḥayā. Ibn Muqbil a été dépassé par al-Nağāšī <sup>152</sup> des Banū-l-Ḥārīt b. Ka'b. Et Ḥumayd (b. Ṭawr <sup>153</sup>) a été dépassé par tous ceux qui l'ont satirisé, même si Ibn Aḥmar dit qu'il n'a affronté personne dans la satire.

Al-Aṣma'ī dit :

- Fuṣṣum est un poète antéislamique au talent remarquable.
- Mais il n'a pas précisé la généalogie de ce poète.

Il rapporta ensuite l'anecdote suivante :

- Al-Nağāšī b. al-Ḥārītīyya but un jour du vin. Pour le punir, 'Alī b. Abī Ṭālib – que Dieu soit satisfait de lui – ordonna de lui donner cent coups de fouets : quatre-vingts pour

<sup>145</sup> Poète arabe de la tribu de Ṭaqīf, ayant vécu à Ṭā'if. Proche de l'aristocratie qurayšite de La Mecque. Mort en l'an 8 ou 9 de l'hégire. Les récits diffèrent quant à son attitude face au Prophète et à l'islam.

<sup>146</sup> C'est Abū Ḥātim qui parle.

<sup>147</sup> Muḍar est l'un des deux (l'autre étant Rabī'a) groupes de tribus les plus puissants de l'ancienne Arabie du Nord. Selon les généalogistes, toutes deux descendent d'un ancêtre commun, Nizār b. Ma'add b. 'Adnān. Parmi les grandes sous-tribus de Muḍar et de Rabī'a, on trouve : les Tamīm, Ṭaqīf, 'Abd al-Qays, Bakr b. Wā'il et Qays b. Ṭa'laba. Mais des rivalités internes existent entre ces différents sous-groupes qui ne se retrouvent que dans leur opposition aux Arabes du Sud. Avec l'islam et plus particulièrement sous les Umayyades, l'antagonisme entre les tribus muḍarites du Nord (Tamīm et Qays) et les tribus yéménites du Sud (Azd et Rabī'a) polarisa tous les domaines de la vie des Arabes.

<sup>148</sup> Ḥumayd b. Ṭawr est un poète arabe du I<sup>er</sup>/VII<sup>e</sup> siècle, compagnon du Prophète, mort pendant le califat de 'Uṭmān. Connue pour sa langue correcte et ses descriptions du loup. Ses poèmes ont été réunis, entre autres, par Aṣma'ī. Ğumaḥī le cite dans ses classes comme un «*faḥl islāmī*» (voir *Ṭabaqāt*, p. 113 et Marzubānī, *Muwaṣṣaḥ*, p. 80).

<sup>149</sup> Voir *supra*, la note 70. L'épisode auquel fait référence Aṣma'ī ici renvoie à la prise de position du poète al-Rā'ī dans les

*naqā'id* entre Ğarīr et Farazdaq en donnant la préférence à ce dernier. Ğarīr réagit violemment en composant sa fameuse *qaṣīda* «*al-Dammāga*» (voir son *Diwān*, éd. Nu'mān Muḥammad Amīn Ṭāha, Le Caire, 1969, t. II, p. 813, n° 3) dans laquelle il traînait dans la boue al-Rā'ī et tous les Banū Numayr. Cette pièce réduisit définitivement le poète au silence et, selon bien des traditions, entraîna sa mort prématurée peu de temps après. Voir à ce sujet, Ḥiğāb (M. N.), *al-Rā'ī al-Numayrī*, Le Caire, 1963, p. 76 sq.

<sup>150</sup> Ibn Muqbil est un poète arabe des Banū Numayr, connu pour ses satires. Il est souvent comparé à son contributeur al-Rā'ī, et Aṣma'ī les considère tous deux comme non-*fuḥūl*, essentiellement parce qu'ils furent toujours «*dominés*» dans la satire (*muğallabān*).

<sup>151</sup> Poétesse arabe du I<sup>er</sup>/VII<sup>e</sup> siècle (m. vers 80/699) de la tribu de 'Uqayl. Elle est célèbre pour ses élégies de type 'uḍrite dans lesquelles elle pleure son contributeur et bien-aimé, le cavalier Tawba b. Ḥumayyir (voir Iṣfahānī, *Ağānī*, t. XI, p. 204-249). Mais en dehors de ses *marāṭī*, on lui attribue des joutes satiriques (*ahāğī*) avec le poète al-Nābiğa al-Ĝa'dī, dont Aṣma'ī se fait l'écho ici. Le personnage cité avec elle comme ayant dépassé al-Ĝa'dī est son mari Sawwār b. al-Ḥayā al-Quṣayrī.

<sup>152</sup> Voir Ibn Qutayba, *al-Šī'r wa l-šu'arā'*, p. 195.

<sup>153</sup> Voir *supra*, la note 148.

l'enivrement et vingt pour la transgression du mois sacré, car il était soûl pendant le ramadan. Quand il l'eut fouetté, al-Nağāšī alla faire l'éloge de Mu'āwiya et fit la satire de 'Alī, que Dieu soit satisfait de lui.

Al-Aşma'ī dit :

– Zuhayr<sup>154</sup> s'était allié à un clan juif, c'est-à-dire qu'il s'était lié à eux par les liens du mariage. Lorsqu'il entendit parler du jour du Jugement, il composa son poème qui débute ainsi :

*Soit il est reporté et consigné dans un livre pour mémoire  
Le jour du Jugement; soit il est avancé et exécuté par vengeance*<sup>155</sup>.

Al-Aşma'ī rapporta qu'un grand savant déclara lorsqu'il fut interrogé sur les poètes :

– Dans l'Antéislam, la poésie était dans (la tribu de) Rabī'a<sup>156</sup>, puis elle se déplaça dans celle des Qays<sup>157</sup>. Mais avec l'avènement de l'islam, elle devint l'apanage des Tamīm<sup>158</sup>.

Je demandai alors à Aşma'ī<sup>159</sup> :

– Pourquoi le Yémen n'a-t-il pas été mentionné ?

– C'est qu'il (le savant) parlait seulement de la descendance de Nizār<sup>160</sup>, me répondit-il. Car tous ont suivi les enseignements du premier poète, Imru'-l-Qays. Mais en réalité, la poésie était auparavant l'apanage du Yémen.

Il ajouta :

– Ne vois-tu pas qu'il n'existe pas de cavaliers ni de poètes comparables à ceux des Qays ? Et il en cita plusieurs, dont 'Antara<sup>161</sup>, Ḥuffāf b. Nadba<sup>162</sup>, 'Abbās b. Mirdās<sup>163</sup>, et Durayd b. al-Şimma<sup>164</sup>.

<sup>154</sup> Voir *supra*, la note 27.

<sup>155</sup> Ce vers se trouve dans la *Mu'allaqa* de Zuhayr b. Abī Sulmā. Voir Zawzanī, *Şarḥ al-mu'allaqāt al-sab'*, p. 230 (éd. Muḥammad 'Abd al-Qādir Aḥmad).

<sup>156</sup> Les Banū Rabī'a sont l'un des plus grands et des plus puissants groupes de tribus de l'Arabie du Nord. Chez les généalogistes musulmans, le mot désigne le plus souvent les Bakr et les Taglib, parfois l'une des deux tribus. Voir *supra*, la note n° 147 sur Muḍar.

<sup>157</sup> La tribu des Banū Qays b. 'Aylān est l'une des deux subdivisions de Muḍar, considérées comme descendant de 'Adnān, et qu'on appelle Arabes du Nord. Ils ne semblent pas avoir constitué une unité autonome avant l'islam et ne font leur apparition qu'à l'époque umayyade formant une sorte de parti politique à base tribale. Ils étaient opposés aux Kalbites, Yéménites ou Arabes du Sud et cette opposition a dominé toute la politique des califes umayyades.

<sup>158</sup> La tribu de Tamīm est la plus importante du groupe des Muḍar. Elle s'oppose aux Rabī'a et défend les mêmes intérêts

que les Arabes du Nord, contre les Yéménites. Selon les traditions, Tamīm fut l'une des premières tribus à reconnaître le Prophète, dans l'année des députations (9/631). Cela lui conféra un prestige qui alla croissant au fur et à mesure de l'expansion de l'islam.

<sup>159</sup> C'est Abū Ḥātim qui parle.

<sup>160</sup> Nizār b. Mu'add b. 'Adnān est, d'après le système généalogique admis, l'ancêtre commun de la majorité des tribus arabes du Nord. Il eut quatre fils : Rabī'a, Muḍar, Anmār, et Iyād.

<sup>161</sup> Voir *supra*, la note 94.

<sup>162</sup> Poète antéislamique de la tribu de Qays. Connu pour sa bravoure et ses poèmes de jactance. Adversaire déclaré de son célèbre contributeur 'Abbās b. Mirdās, auquel il est souvent comparé dans les ouvrages de la critique ancienne. Aşma'ī, on le voit, le considère comme supérieur aux autres poètes de Qays.

<sup>163</sup> Voir *supra*, la note 95.

<sup>164</sup> Voir *supra*, la note 114.

Il me dit même un jour :

– Durayd et Ḥuffāf sont les plus poètes parmi les cavaliers.

Al-Aṣma'ī me dit :

– En poésie, Umayya b. Abī-l-Ṣalt<sup>165</sup> s'est approprié tout ce que l'on pouvait dire sur l'au-delà ; 'Antara tout ce que l'on pouvait dire sur les batailles, et 'Umar b. Abī Rabī'a tout ce qui concerne les femmes.

Il raconta ensuite le récit suivant :

– Un homme rencontra Kuṭayyir 'Azza, qui est Kuṭayyir b. 'Abd al-Raḥmān al-Ḥuzā'ī b. Abī Ğum'a<sup>166</sup>. Il lui demanda qui était le plus poète de tous. Et Kuṭayyir de lui répondre : «C'est celui qui dit,

*J'ai préféré rendre visite de nuit à une noble dame  
Mince de taille et très belle quand elle est nue*<sup>167</sup>».

Ce vers est d'al-Ḥuṭay'a<sup>168</sup>.

Le récit se poursuit ainsi :

L'homme en question ne l'interrogea plus à ce sujet jusqu'à ce qu'il fut certain que Kuṭayyir l'oublia. À ce moment-là, il alla le voir de nouveau et lui demanda :

– Abū Ṣaḥr, qui est le plus poète de tous ?

Kuṭayyir lui répondit :

– C'est celui qui dit : «Halte vous deux ! Pleurons au souvenir d'une amie et d'un séjour<sup>169</sup>.»

Il désignait par là Imru'-l-Qays qui est le premier à avoir pleuré les campements abandonnés et le départ de la bien-aimée.

<sup>165</sup> Abū l-Ṣalt 'Abd Allāh b. Abī Rabī'a b. Qasiyy des Ṭaqīf. Poète arabe de l'Antéislam, connu surtout pour ses panégyriques du roi du Yémen Sayf b. Dī Yazan. Ibn Sallām lui consacre un chapitre dans ses *Ṭabaqāt* en tant que grand poète de la région de Ṭā'if (voir *Ṭabaqāt*, p. 262). La référence d'Aṣma'ī à sa poésie ascétique ne concerne qu'une infime partie de sa production, par ailleurs suspecte aux yeux de nombreux philologues (voir Iṣfahānī, *Aġānī*, t. III, p. 186-192 et t. XVI, p. 71-81).

<sup>166</sup> Kuṭayyir 'Azza, souvent appelé al-Mulaḥī ou Ibn Abī Ğum'a du nom de son grand-père maternel. Poète *uḍrī* de l'époque umayyade. Il serait né vers 23/644 et mort en 105/723. Ce personnage est devenu légendaire en raison de sa passion amoureuse. Il fut le *rāwī* de Ğamil Buṭayna (voir *infra*, la note 196).

<sup>167</sup> Voir le *Divān* d'al-Ḥuṭay'a, p. 68.

<sup>168</sup> Al-Ḥuṭay'a est le surnom du poète arabe Ğarwal b. Aws. Son surnom signifierait «contrefait». Il fait partie des poètes *muḥaḍramūn* puisqu'il est mort vers 59/678. Il est considéré comme le *rāwī* de Zuhayr b. Abī Sulmā. Dans les ouvrages de biographies, le personnage est présenté sous un jour très défavorable. La méchanceté de ses satires était si redoutée qu'on lui faisait des cadeaux pour s'en préserver. Les critiques arabes en général font grand cas du talent poétique d'al-Ḥuṭay'a et le proposent à l'imitation des poètes modernes. Voir notamment, Ibn Sallām, *Ṭabaqāt*, p. 93 sq. et Iṣfahānī, *Aġānī*, t. II, p. 41-59.

<sup>169</sup> C'est le premier vers de la célèbre *mu'allaqa* qui débute ainsi : «*Qifā nabkī min dīkrā ḥabibin wa manzili*»

Al-Aṣma‘ī dit :

– Le meilleur descripteur d’une monture est ‘Uyayna b. Mirdās, connu sous le nom de Fuswa<sup>170</sup>. Et le meilleur descripteur d’une chamelle dans la *qaṣīda* est al-Rā‘ī. Dans les poèmes en *rağaz*, c’est Ibn Lağā’ al-Taymī dont le prénom est ‘Umar<sup>171</sup>.

Al-Aṣma‘ī demanda un jour :

– Quelle est la meilleure tribu arabe en poésie ?

On répondit :

– Ceux qui ont de grands yeux et qui vivent à l’ombre des palmiers, c’est-à-dire les Anṣār<sup>172</sup>.

Il répliqua :

– On dit que ceux qui ont les yeux bleus et qui vivent à la racine des acacias sont meilleurs. Il désignait par là les Banū Qays b. Tā‘laba<sup>173</sup>. Il cita ensuite parmi leurs poètes : al-Muraqqiṣ<sup>174</sup>, al-A‘šā<sup>175</sup> et al-Musayyab b. ‘Alas<sup>176</sup>.

Al-Aṣma‘ī nous rapporta d’après Ibn Abi-l-Zinād le récit suivant :

On déclama un jour des vers de ‘Amr b. al-‘Āṣ<sup>177</sup> à Ḥassān (b. Tābit)<sup>178</sup>. Celui-ci dit :

– Ce n’est pas un poète mais un sage.

Al-Aṣma‘ī raconta qu’on demanda un jour à al-Aḥṭal<sup>179</sup> son avis concernant la poésie de Kuṭayyir<sup>180</sup>, et qu’il répondit :

– Ce sont des vers du Ḥiğāz<sup>181</sup> qui chassent le froid.

<sup>170</sup> Fuswa ou Faswa est le nom sous lequel est connu ‘Uyayna b. Mirdās b. ‘Amru b. Ka‘b b. ‘Amru des Tamīm. Poète arabe *muḥaḍram*, célèbre pour ses satires grossières (*ḥabīṭ al-ḥiğā*) et ses excellentes descriptions de chameaux. Il n’est pas compté parmi les *fuḥūl*-s car il était *muqill* (voir Iṣfahānī, *Ağānī*, t. XIX, p. 143-146).

<sup>171</sup> Poète arabe du 1<sup>er</sup>/VII<sup>e</sup> siècle. Ğumaḥī (*Ṭabaqāt*, p. 363-372) le range dans la quatrième classe des *fuḥūl*-s islamiques. Il doit surtout sa notoriété aux invectives qu’il échangea avec Ğarīr. Il serait mort à al-Ahwāz, à une date inconnue.

<sup>172</sup> Al-Anṣār (« les auxiliaires ») est la désignation usuelle des habitants de Médine qui soutinrent Muḥammad, ainsi distingués des *muḥāğirūn* ou « émigrants », c’est-à-dire des partisans mekkois. Ce nom (Anṣār) se substitua à celui de Banū Qayla (Aws et Ḥazrağ).

<sup>173</sup> Sur cette tribu, voir les notes 147 et 157.

<sup>174</sup> Al-Muraqqiṣ est le surnom sous lequel sont connus deux poètes arabes antéislamiques. Il s’agit ici d’al-Muraqqiṣ al-Akbar, poète guerrier, qui participa à la fameuse guerre d’al-Basūs. Voir Iṣfahānī, *Ağānī*, t. VI, p. 121-128. Voir aussi *supra*, la note 54.

<sup>175</sup> Il s’agit, bien sûr, de « A‘šā Qays ». Voir à ce sujet, la note 47.

<sup>176</sup> Poète antéislamique dont le prénom est Zuhayr. Il est l’oncle maternel du poète al-A‘šā, qui fut son transmetteur. Voir *al-Muwaṣṣaḥ*, p. 51, et *Mu‘ğam al-ṣu‘arā*, p. 386.

<sup>177</sup> ‘Amr b. al-‘Āṣ, de la tribu de Qurayṣ, compagnon du Prophète et général conquérant de l’Égypte, mort en 43/663. Il avait la réputation d’être un des plus habiles politiques de son temps, surtout à la suite du célèbre épisode de l’arbitrage entre Mu‘āwiya et ‘Alī. Le jugement de Ḥassān réfère à cette notoriété de sagesse-habilité déjà bien acquise de son vivant.

<sup>178</sup> Voir *supra*, la note 52.

<sup>179</sup> Voir *supra*, la note 77.

<sup>180</sup> Voir *supra*, la note 166.

<sup>181</sup> Al-Ḥiğāz forme la région nord-ouest de la péninsule Arabique. Lieu de la Révélation (*manzil al-waḥy*) et Terre sainte de l’islam (*al-bilād al-muqaddasa*). Dès les premiers siècles de l’hégire, le Ḥiğāz devient la référence en matière de rite (cf. Mālik), mais aussi en ce qui concerne la poésie et la langue arabes. Les tribus du Ḥiğāz (Qurayṣ, Aws, Ḥazrağ, Sulaym, Ḥuḍayl, Ṭaqif et ‘Uḍra) sont ainsi valorisées et données en exemple aux dépens d’autres tribus plus importantes et plus actives, notamment celles du Sud (Yémen).

Al-Aṣma'ī me dit un jour :

– N'as-tu pas senti que Laylā (al-Aḥyaliyya) <sup>182</sup> est meilleure poétesse qu'al-Ḥansā' <sup>183</sup> ?

Une autre fois, il me dit :

– Al-Zibriqān <sup>184</sup> est un cavalier poète, mais il est laconique.

Et il ajouta :

– Mālik b. Nuwayra <sup>185</sup> est un poète cavalier qui est prolifique.

Il dit aussi :

– Il n'est point de tribus aussi nombreuses que celles de Kalb et des Banū Ṣaybān et ayant aussi peu de poésie. Kalb <sup>186</sup> ne possède aucun poète antéislamique ancien et elle est quatre fois plus grande que Ṣaybān <sup>187</sup>.

Abū Ḥātim rapporte d'après al-Aṣma'ī qu'on demanda un jour à Ḥassān :

– Qui est le plus poète de tous ?

– Le plus poète parmi les individus ou les tribus ?

– Parmi les tribus, lui dit-on.

– Ḥuḍayl <sup>188</sup>, répondit-il.

Al-Aṣma'ī ajouta :

– Ils sont quarante poètes remarquables. Tous sont des coureurs. Il n'y a point de cavalier parmi eux.

Abū Ḥātim dit :

– Je demandai à al-Aṣma'ī qui était le plus poète parmi les individus.

<sup>182</sup> Voir *supra*, la note 151.

<sup>183</sup> Al-Ḥansā' (la gazelle), poétesse arabe de la tribu des Banū Sulaym, célèbre pour ses thrones et ses jactances, morte à la fin du califat de 'Umar (vers 24/644). Bien que la tradition en fasse une poétesse musulmane qui exhorte ses fils à mourir pour la nouvelle foi, sa poésie est entièrement tournée vers l'époque antéislamique et sa vision de l'existence est celle de l'ancienne *Ġāhiliyya*. La comparaison esquissée ici par Aṣma'ī entre al-Ḥansā' et Laylā al-Aḥyaliyya sera un lieu commun de la critique arabe ultérieure.

<sup>184</sup> Voir al-Āmidī, *al-Mu'talif wa l-muhtalif*, p. 128.

<sup>185</sup> Mālik b. Nuwayra b. Ġamra b. Ṣaddād b. Ṭa'laba, frère du poète Mutammim et chef des Banū Yarbū', l'une des tribus les plus puissantes de la confédération des Tamīm. Mort pendant les guerres de la *rida* en l'an 11 de l'hégire. Voir Marzubānī, *Mu'ġam al-ṣu'arā'*, p. 360.

<sup>186</sup> Les Banū Kalb constituent le groupe le plus puissant des Quḍā'a. Ils sont d'origine yéménite, mais pour des raisons politiques, prétendent parfois appartenir aux Arabes du Nord et

même à Qurayš (cf. Ibn al-Kalbī, *Ġamharat al-nasab*). Ils furent les principaux soutiens de la dynastie umayyade pendant plusieurs décennies (sous Mu'āwiya, Yazīd, Mu'āwiya II, Marwān). Des conflits d'intérêts les amenèrent à s'opposer aux Qays et à s'affronter par factions politiques interposées. Ils y eut même des *ayyām* célèbres entre les deux clans (le dernier est *Yawm Banāt Qayn*). Les Kalb perdent de leur importance sous les Abbassides et passent définitivement au second plan dans l'histoire des Arabes.

<sup>187</sup> Voir *supra*, la note 89.

<sup>188</sup> Tribu de l'Arabie du Nord, dans le voisinage de La Mecque et d'al-Tā'if, très étroitement apparentée aux Qurayš et donc au Prophète. Les Ḥuḍaylites sont renommés parmi les tribus arabes pour leur féconde poésie et leur *diwān* tribal est le seul à avoir survécu *in extenso*. Parmi leurs poètes *fuḥūl*-s, on trouve Abū Ḥirās, Abū Du'ayb, Abū Kabīr et Abū Ṣaḥr (voir *supra*, les notes 88, 89 et 90). Sa distinction ici n'a donc rien d'étonnant, surtout dans la bouche du panégyriste attiré – et officiel – du Prophète, Ḥassān b. Ṭābit.

Il répondit :

– Ḥassān<sup>189</sup> ne dit rien à ce sujet. Pour ma part, je pense que c'est al-Nābiġa al-Dūbyānī<sup>190</sup> même s'il a dit peu de poésie et ce, parce qu'il a commencé sa carrière à cinquante ans.

Il ajouta :

– Al-Nābiġa al-Ġa'dī<sup>191</sup> s'est tu pendant trente ans après avoir dit de la poésie ; ensuite il fut de nouveau inspiré. Ses premiers poèmes sont excellents et éloquents, mais les derniers sont médiocres et plagiés.

Abū Ḥātim précise :

– Al-Nābiġa commença à dire de la poésie à trente ans, s'est tu pendant trente ans, puis excella de nouveau pendant trente ans.

Je demandai à al-Aṣma'ī<sup>192</sup> :

– Que penses-tu de la poésie d'al-Farazdaq<sup>193</sup> ?

– Les neuf-dixièmes de sa poésie sont plagiés, me répondit-il<sup>194</sup>.

Puis il ajouta :

– Quant à Ġarīr<sup>195</sup>, il a trente poèmes dans lesquels je n'ai trouvé qu'un seul hémistiche plagié. Il s'agit peut-être d'une simple coïncidence.

– Quel est cet hémistiche ? lui demandai-je.

– C'est de la satire, dit-il. »

Mais il ne le cita pas.

Abū Ḥātim dit :

– J'ai retrouvé moi-même cet hémistiche dans la poésie de Ġarīr.

Abū Ḥātim rapporte qu'al-Aṣma'ī dit :

– Je crois que Ġamil b. Ma'mar<sup>196</sup> est né avant l'avènement de l'islam.

<sup>189</sup> Voir *supra*, la note 52.

<sup>190</sup> Voir *supra*, la note 39.

<sup>191</sup> Voir *supra*, la note 39.

<sup>192</sup> C'est Abū Ḥātim qui parle.

<sup>193</sup> Voir *supra*, la note 76.

<sup>194</sup> Voir une citation qui conforte ce jugement dans Marzubānī, *Muwašṣaḥ*, p. 141 : « Nous autres poètes, nous sommes plus voleurs que les bijoutiers, disait al-Aḥṭal. »

<sup>195</sup> Voir *supra*, la note 23.

<sup>196</sup> Poète arabe du I<sup>er</sup>/VII<sup>e</sup> siècle qui serait né, contrairement à ce que pense Aṣma'ī, bien après l'avènement de l'islam, vers 40/

660 dans le Ḥiġāz et il est mort jeune en Égypte en 82/701. C'est le plus célèbre représentant de la poésie d'amour 'uḍrite. Et bien que la majorité de sa poésie soit dédiée au *ġazzal* (de sa contribule Buṭayna), on sait qu'il fut expert en *faḥr* et en *hiġā'* et qu'il composa de nombreux panégyriques à la gloire du gouverneur 'Abd al-'Azīz b. Marwān. Le *diwān* de Ġamil fut transmis par son *nāwī*, le poète Kuṭayyir 'Azza (voir *supra*, la note 166) et étudié par des philologues comme Ibn al-Anbārī et Ibn Durayd, mais il ne nous a pas été conservé.

Il dit aussi :

– Al-Aḥwaṣ<sup>197</sup> est un innovateur. Il est né à Qibā' et y a vécu jusqu'à sa mort.

D'après al-Aṣma'ī, quelqu'un a dit que «Kuṭayyir Kurbaq» signifiait : «un propriétaire de boutique», c'est-à-dire celui qui vend du fil et de la résine.

Al-Aṣma'ī dit :

– Abū Du'ayb<sup>198</sup> était le transmetteur de Sā'ida et l'a beaucoup aidé dans sa poésie, surtout pour les rimes.

Al-Aṣma'ī insista sur ce point et trouva excellent un poème rimant en *ġim* d'Abū Du'ayb.

Il dit à ce sujet :

– Personne ne peut rivaliser avec al-Šammāḥ<sup>199</sup> dans les poèmes rimant en *ġim* et en *zāy*, excepté Abū Du'ayb qui excella à un point inégalable dans cette *qaṣīda* :

*Les chamelles accroupies par terre sous l'effet du sommeil*<sup>200</sup>.

Abū Ḥātim rapporte qu'al-Aṣma'ī dit :

– Al-Namir b. Tawlab<sup>201</sup> est mi-islamique mi-antéislamique.

Al-Aṣma'ī raconta ensuite qu'al-Farazdaq demanda un jour à sa femme Nawār :

– Comment trouves-tu ma poésie par rapport à celle de Ğarīr ?

– Il en a partagé le plus doux et l'a emporté dans le plus amer, lui répondit-elle<sup>202</sup>.

Abū Ḥātim rapporte aussi qu'al-Aṣma'ī dit avoir entendu Abū Sufyān b. al-'Alā' demander à Ru'ba<sup>203</sup> :

– Que penses-tu des *rağaz* d'Abū l-Nağm<sup>204</sup> ?

<sup>197</sup> Al-Aḥwaṣ al-Anṣārī est un poète de la tribu des Banū Dūbay'a. Il est né vers 35/655 et mort en 110/728. Il vécut principalement dans les cercles raffinés de Médine et fut l'une des figures de la poésie érotique citadine de l'époque.

<sup>198</sup> Voir *supra*, la note 90.

<sup>199</sup> Voir *supra*, la note 57.

<sup>200</sup> Il s'agit du second hémistiche d'un vers d'Abū Du'ayb. Voir le *Dīwān*, p. 55 :

*Ka'anna ũiqāla l-muzni bayna tađāru'ī*

*Wa šāmata barkin min ġudāmi labīġu*

<sup>201</sup> Al-Namir (ou Namr) b. Tawlab al-'Uqlī, Abū Rabī'a, est un poète arabe *muḥađram*, mort avant 23/644 à Bašra. Ğumaḥī (*Ṭabaqāt*, p. 134-137) le place dans la huitième classe des poètes antéislamiques.

<sup>202</sup> Malgré son laconisme, cette anecdote rappelle étrangement l'histoire légendaire de la joute poétique entre Imru'l-Qays et 'Alqama *al-Fahl*, avec Umm Ğundub – épouse du premier – comme arbitre. Celle-ci, moins subtile que la femme de Farazdaq, avait proclamé la supériorité du rival de son mari, ce qui lui valut d'être répudiée sur le champ.

<sup>203</sup> Voir *supra*, la note 141.

<sup>204</sup> Pour la biographie du poète, voir *supra*, la note 121. Il ne faut pas se méprendre sur la signification de la scène rapportée ici : elle s'inscrit dans l'opposition entre Muđar et Rabī'a, puisque Ru'ba n'est que l'héritier du don de son père al-'Aġġāġ, dont la rivalité avec Abū l-Nağm sur le *mirbad* est célèbre. Voir Işfahānī, *Aġānī*, t. IX, p. 77-83.

Et Ru'ba de répondre, en signe d'appréciation :

– Maudit soit cet excellent vers dans lequel il dit :

*Louange à Dieu le donateur généreux*<sup>205</sup>.

Al-Aṣma'ī nous dit :

– Al-Kumayt b. Zayd<sup>206</sup> n'est pas une preuve car c'est un innovateur, ainsi qu'al-Ṭirimmāh<sup>207</sup>.

Il ajouta :

– Dū l-Rumma<sup>208</sup> est une preuve car c'est un Bédouin. Mais ses poèmes ne ressemblent pas à ceux des Arabes..., excepté un seul dans lequel il dit : « Pour Abū Ġassān, l'accès est interdit<sup>209</sup> ».

<sup>205</sup> Ce vers est tiré d'une longue *arġūza* connue sous le nom d'*Umm al-raġaz* (le nom a été donné justement par le dit Ru'ba) et qu'Abū l-Naġm récita devant le calife umayyade Hišām. Voir Iṣfahānī, *Aġānī*, t. IX, p. 10 et p. 81.

<sup>206</sup> Poète arabe de Kūfa, partisan des 'Alides et ayant vécu sous les Umayyades (né en 60/680 et mort en 126/743). Le jugement d'Aṣma'ī est motivé ici par le fait qu'al-Kumayt s'initia à la poésie et à la langue des Bédouins de façon indirecte (il n'a pas vécu parmi eux dans le désert). Son association au ḥārīġite al-Ṭirimmāh vient du fait qu'ils s'étaient unis dans leur hostilité aux Umayyades. De plus, « l'innovation » dont parle Aṣma'ī concerne la nature même de leur poésie qui s'apparente davantage aux harangues (*ḥuṭab*). Al-Kumayt, surtout, avait un talent oratoire indéniable qui transparaît dans ses poèmes au point que certains critiques les assimilent à des discours politiques. De nombreux philologues et poètes, à la suite d'al-Aṣma'ī, lui reprochent des plagats (voir par ex. Marzubānī, *Muwašṣah*, p. 191-198) et ne le jugent pas digne, malgré son ancienneté, d'être cité comme « *ḥuġġa* » (preuve). Voir Ibn Sallām, *Ṭabaqāt*, p. 268-269 et Ibn Qutayba, *al-Ši'r wa l-šur'arā'*, p. 562-566.

<sup>207</sup> Al-Ṭirimmāh b. Ḥakīm b. al-Ḥakam b. Nafar b. Qays de la tribu de Ṭay'. Surnommé Abū Nafar et Abū Ḍubayba. Poète *ḥārīġite* de Kūfa célèbre pour ses poésies partisans et ses harangues politiques. Mort aux alentours de 79/689. Il est considéré par Iṣfahānī comme l'un des poètes *fuḥūl*-s de l'islam (voir *Aġānī*, t. X, p. 156-159). Contemporain de Dū l-Rumma et d'al-Kumayt, et disciple de Ru'ba. Outre son engagement politique, les critiques anciens n'apprécient pas sa poésie pour son emploi excessif de *ġarīb* (termes rares). Voir Iṣfahānī, *Aġānī*, t. X, p. 156-159.

<sup>208</sup> Dū l-Rumma (« celui à la cordelette ») est le sobriquet du poète arabe Gaylān b. 'Uqba, né probablement en 77/696 et mort vers 117/735. Il aurait été le transmetteur (*rāwī*) du poète al-Rā'ī et connu une large audience auprès des lexicographes en raison de la virtuosité et de la richesse de son vocabulaire. Il est considéré comme le dernier poète digne de servir de « preuve » en langue, c'est-à-dire de « *ḥuġġa* ».

<sup>209</sup> Il s'agit du second hémistiche d'un vers de Dū l-Rumma; voir le *Diwān*, p. 185 :

*Inna l-'irāqa li-ahli lam yakun waṭanā  
Wa l-bābu dūna Abi Ġassāna masdūdu.*

## ANNEXE 1

Les poètes dans *fuḥūlat al-šu'arā'*

<i>fuḥūl-s</i>	Non <i>fuḥūl-s</i>	Quasi <i>fuḥūl-s</i>	Autres
1. Imru'l-Qays	Zuhayr b. Abī Sulmā	Ka'b b. Ğu'ayl	Ḥātim al-Ṭā'i
2. Al-Nābiġa al-Ḍubyānī	'Amr b. Ša's al-Asadī	Ibn Aḥmar al-Bāhili	Mu'aqqar al-Bāriqī
3. 'Alqama b. 'Abda	'Amr b. Kulṭūm	al-Ḥuwaydira	Ḥuffāf b. Nadba
4. Ṭufayl al-Ġanawī	'Adiyy b. Zayd	Ġarīr	'Antara
5. Aws	Abū Zubayd	al-Farazdaq	al-Zibriqān b. Badr
6. Al-Nābiġa al-Ġa'dī	'Urwat b. al-Ward	al-Aḥṭal	'Abbās b. Mirdās
7. Al-Ḥarīṭ b. Ḥilliza	al-Muhalhil	al-Aswad al-Nahšali	Bišr b. Abī Ḥāzīm
8. Al-Musayya b. 'Alas	Abū Du'ād	Ġarāda b. 'Amila al-'Anzī	'Umayra b. Ṭariq al-Yarbū'i
9. Ḥassān b. Ṭābit	al-Aġlab	Aws b. Ġalfā' al-Huġaymī	Ziyād al-A'ġam
10. Qays b. al-Ḥaṭīm	Labid b. Rabi'a	Salāma b. Ġandal	'Abd Banī-l-Ḥašhās
11. Al-Muraqqiš al-Akbar	Ka'b b. Zuhayr	Umayya b. Abī-l-Šalt	Abū Dulāma
12. Al-Muraqqiš al-Ašġar	Qaḥif al-'Āmirī	Ḥumayd b. Ṭawr	Abū 'Aṭā' al-Sindi
13. Ibn Qami'a	Abū-l-Naġm		'Umar b. Abī Rabi'a
14. Al-Šammāḥ	Sulayk b. Salaka		Fuḍāla b. Šurayk
15. Muzarrid b. Ḍirār	Ibn Burāqa al-Hamaḍānī		Ibn al-Ruqayyāt
16. Mālik b. Ḥuraym	Ḥāġiz al-Ṭamāli		Ibn Harma
17. Abū Ḍu'ayb	Ta'abbaṭa Šarran		Ibn Uḍayna
18. Sā'ida b. Ğu'ayya	al-Šanfarā		Ṭufayl al-Kinānī
19. Abū Ḥirāš al-Huḍalī			Yazid b. Ḍabba
20. A'sā Hamadān			Ru'ba
21. Ka'b b. Sa'd al-Ġanawī			Abū Nuḥayla
22. Ḥirāš b. Zuhayr al-'Āmirī			Ġandal al-Ṭahawī
23. Al-Mutalammis			Abū Ṭawq
24. Durayd b. al-Šimma			Ḥuṭām al-Muġāšī'i

25. A‘šā Bāhila			Ibn Mufarrig
26. Wuld ‘Ağğāğ			‘Amr b. al-‘Āṣ
27. Al-Rā‘i			al-Ṭirimmāh
28. Ibn Muqbil			‘Uyayna b. Mirdās
29. Ḥinzar			Ibn Lağa’ al-Taymī
30. Laylā al-Aḥyaliyya			Mālik b. Nuwayra
31. Al-Ḥansā’			Ġamil b. Ma‘mar
32. Sawwār b. al-Ḥayā			al-Aḥwaş
33. Faḥsam			Abū Ḍu‘ayb
			Ḍū-l-Rumma

## ANNEXE 2

**Les classes des *fuḥūl*-s chez Ibn Sallām  
al-Ġumaḥī (*Tabaqāt fuḥūl al-šu‘arā’*)**

Les <i>fuḥūl</i> -s de l’Antéislam	Les <i>fuḥūl</i> -s de l’islam	Les autres classes de <i>fuḥūl</i> -s
<i>La première classe</i>	<i>La première classe</i>	<i>Les poètes de thrènes</i>
Imru’-l-Qays	Ġarīr	Mutammim b. Nuwayra
al-Nābiġa al-Ḍubyānī	al-Farazdaq	al-Ḥansā’
Zuhayr b. Abī Sulmā	al-Aḥṭal	A‘šā Bāhila
al-A‘šā	al-Rā‘i	Ka‘b b. Sa‘d al-Ġanawī
<i>La deuxième classe</i>	<i>La deuxième classe</i>	<i>Les poètes de Médine</i>
Aws b. Ḥaġar	al-Ba‘īṭ al-Muġāşī‘i	Ḥassān b. Ṭābit
Bişr b. al-Mu‘tamir	al-Quṭāmī	Ka‘b b. Mālik
Ka‘b b. Zuhayr	Kuṭayyir	‘Abd Allāh b. Rawāḥa
al-Ḥuṭay‘a	Ḍū-l-Rumma	Qays b. al-Ḥaṭīm
		Abū Qays b. al-Aslat
<i>La troisième classe</i>	<i>La troisième classe</i>	
al-Nābiġa al-Ġa‘di	Ka‘b b. Ġu‘ayl	
Abū Ḍu‘ayb al-Huḍalī	‘Amr b. Aḥmar al-Bāhili	
al-Şammāh b. Ḍirār	Şaḥim b. Waṭīl al-Riyāḥi	
Labīd b. Rabī‘a	Aws b. Muġrā’	

<i>La quatrième classe</i>	<i>La quatrième classe</i>	<i>Les poètes de La Mecque</i>
Ṭarafa b. al-‘Abd	Nahšal b. Ḥarri	‘Abd Allāh b. al-Zab‘arī
‘Ubayd b. al-Abraš	Ḥumayd b. Ṭawr	Abū Ṭālib
‘Alqama b. ‘Abda	al-Ašhab b. Ramīla	al-Zubayr b. ‘Abd al-Muṭṭalib
‘Adiyy b. Zayd	‘Amr b. Laġa’ al-Taymī	Abū Yūsuf b. al-Ḥarīṭ
<i>La cinquième classe</i>	<i>La cinquième classe</i>	<i>Musāfir b. Abī ‘Amr</i>
Ḥidāš b. Zuhayr	Abū Zayd al-Ṭā’i	Ḍirār b. al-Ḥaṭṭāb al-Fihri
al-Aswad b. Ya‘fur	al-Muġir al-Salūli	Abū ‘Azza al-Ġumaḥī
al-Muḥabbal al-Sa‘di	‘Abd Allāh b. Ḥumām	‘Abd Allāh b. Ḥuḍāfa
Tamim b. Muqbil	Nuwayfi’ b. Laqīṭ al-Asadi	Hubayra b. Abī Wahb
<i>La sixième classe</i>	<i>La sixième classe</i>	<i>Les poètes de Ṭā’if</i>
‘Amr b. Kulṭūm	Ibn Qays al-Ruqayyāt	Abū-l-Šalt b. Abī Rabi‘a
al-Ḥarīṭ b. Ḥilliza	al-Aḥwas al-Anšārī	Umayya b. Abī-l-Šalt
‘Antara b. Šaddād	Ġamil	Abū Miḥġan al-Ṭaqafi
Suwayd b. Abī Kāhil	Nuṣayb	Ġaylān b. Salama
		Kināna b. ‘Abd Yālib
<i>La septième classe</i>	<i>La septième classe</i>	<i>Les poètes du Baḥrayn</i>
Salāma b. Ġandal	al-Mutawakkil al-Layṭi	al-Muṭaqqaf al-‘Abdi
Ḥuṣayn b. al-Ḥimām	Ibn Mufarriġ al-Ḥumayri	al-Mumazzaq al-‘Abdi
al-Mutalammis	Ziyāda al-A‘ġam	al-Mufaḍḍal al-Nakri
al-Musayyab b. ‘Alas	‘Adiyy b. al-Riqā‘	
<i>La huitième classe</i>	<i>La huitième classe</i>	<i>Les poètes juifs</i>
‘Amr b. Qamī’a	‘Aqil b. ‘Alqama	al-Samaw’al
al-Namir b. Tawlab	Bušāma b. al-Ġadīr	al-Rabi‘ b. Abī-l-Ḥaḳīq
Aws b. Ġalfā’	Šabīb b. al-Baršā’	Ka‘b b. al-Ašraf
‘Awf b. ‘Aṭiyya b. al-Ḥara’	Qirād b. Ḥanaš	Šurayḥ b. ‘Imrān
<i>La neuvième classe</i>	<i>La neuvième classe</i>	<i>Su‘ayya b. ‘Arīḍ</i>
Ḍābi‘ b. al-Ḥarīṭ al-Barġumī	al-Aġlab al-‘Iġli	Abū Qays b. Rifā‘a
Suwayd b. Kurā’ al-‘Akli	Abū Naġm al-‘Iġli	Abū-l-Ḍayyāl
al-Ḥuwaydira	al-‘Aġġāġ	Dirham b. Zayd
Saḥīm ‘Abd Bani-l-Ḥašḥās	Ru’ba b. al-‘Aġġāġ	
<i>La dixième classe</i>	<i>La dixième classe</i>	
Umayya b. Ḥarṭān al-Askar	Muzāḥim b. al-Ḥarīṭ	
Ḥurayṭ b. Miḥaḍ	Yazid b. al-Ṭatriyya	
al-Kumayt b. Ma‘rūf	Abū Du‘ād al-Ru‘āsī	
‘Amr b. Ša’s	al-Qaḥif al-‘Aqili	

### Indications bibliographiques

- Āmidī, *al-Mu'talif wa l-muhtalif*, éd. Farāğ, Le Caire, 1961.
- Aşma'ī, *Fuhūlat al-šu'arā'*, al-Maṭba'a al-muniriyya, Le Caire, 1953.
- Bağdādī, *Hizānat al-adab*, éd. Būlāq, 1881 (rééd. Le Caire, 1928).
- Ğumaḥī, *Ṭabaqāt fuhūl al-šu'arā'*, Le Caire, 1974, 2 t. (ou éd. Djedda, 1980).
- Ibn al-Kalbī, *Ğamharat al-nasab*, éd. Caskel, Leyde, 1966.
- Ibn Manzūr, *Lisān al-'Arab*, Dār Şādir, Beyrouth, 1955, 14 vol.
- Ibn Qutayba, *al-Şi'r wa l-šu'arā'*, éd. De Gøje, Leyde, 1900 (ou éd. du Caire, 1950).
- Ibn Ḥallikān, *Wafāyāt al-A'yān*, éd. du Caire, 1948 (ou éd. Beyrouth, 1969).
- Işfahānī, *Kitāb al-ağānī*, éd. Būlāq, Le Caire, 1963, 21 vol. (ou éd. Beyrouth, 1968, 23 vol.).
- Marzubānī, *al-Muwaşşah*, Le Caire, 1924, et *Mu'ğam al-šu'arā'*, éd. Farāğ, Le Caire, 1960.
- Mufaḍḍal, *al-Mufaḍḍaliyyāt*, éd. Şākir et Hārūn, Le Caire, 1943.
- Quraşī, *Ğamharat aš'ār al-'Arab*, Dār Şādir, Beyrouth, 1963 (ou éd. Biğāwī, Le Caire, 1981).
- Şantarīnī, *al-Daḥīra*, éd. Lévi-Provençal, Le Caire, 1945.
- Suyūṭī, *Buğyat al-wu'āt*, Le Caire, 1965.
- Ṭabarī, *Tārīḥ al-rusul wa l-mulūk*, éd. De Gøje, Leyde, 1901.
- Yāqūt, *Mu'ğam al-udabā'*, éd. Margoliouth, Leyde, 1931.
- Encyclopédie de l'islam (EI)*, nouvelle édition, Brill, Leyde, 1960-2000.